

1
F A Y E L,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

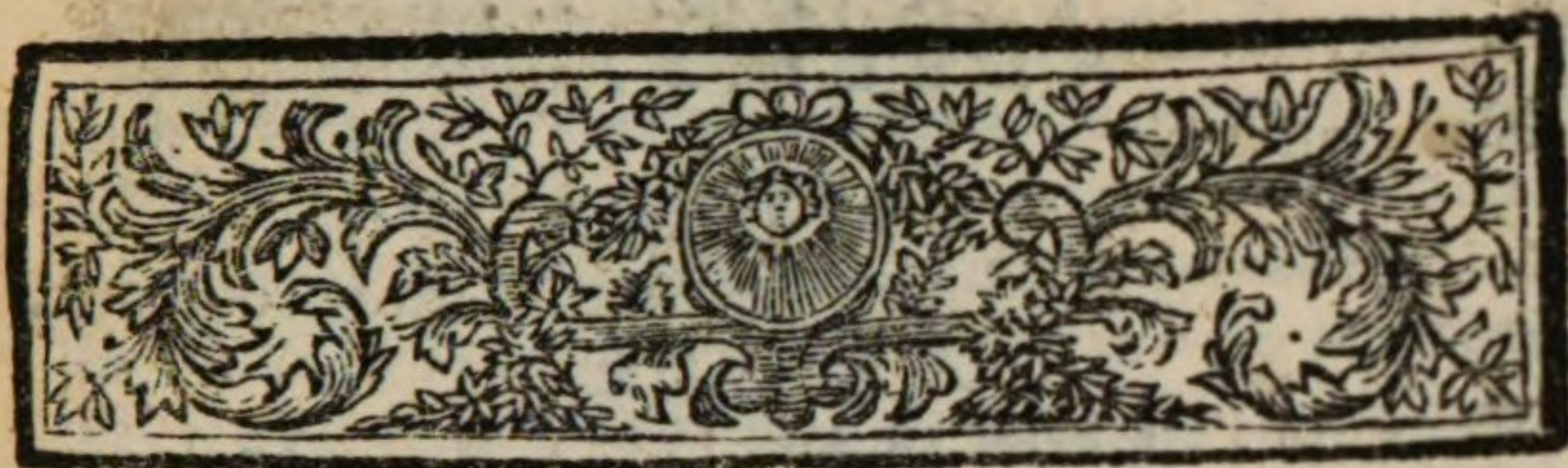
ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

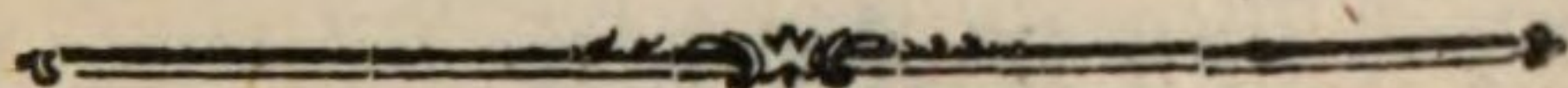
Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & hommes d'Armes de COUCI.

*La scene est près de Dijon, dans un château
appartenant au Seigneur de Fayel.*



F A Y E L.



T R A G É D I E.



A C T E P R E M I E R.

*Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement
d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un
parc, & de l'autre une cour.*



S C E N E P R E M I E R E.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, plusieurs autres
Ecuyers & Officiers.

FAYEL, à un des côtés du theatre ;
ouvrant une porte avec fureur, s'avancant sur la
scene précipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers
& Officiers qui sont autour de lui dans diverses
attitudes de douleur.

N O N , je n'écoute rien.

U N E C U Y E R.

Seigneur..

FAYEL avançant toujours sur la scene.

Retirez-vous.

B 3

F A Y E L,
A D E L E, à *Fayel*.

Nos larmes..

F A Y E L.

Ne feront qu'allumer mon courroux;

A D E L E.

Vous ne l'aimeriez plus?

F A Y E L.

Ah ! je l'ai trop aimée !

A D E L E.

Vous devez..

F A Y E L.

Me venger. Dans la tour enfermée ;

Qu'elle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux ,

Tout me perce le cœur , tout me blesse les yeux.

A D E L E, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux ; daignez m'entendre en-
core ;

Pour une épouse , hélas ! mon amour vous implore ;

De tous ses sentiments mes regards sont témoins.

Fayel ne l'écoute pas , & montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau , confiée à mes soins ,

Et des bras maternels entre mes bras remise ,

Toujours à son devoir elle parut soumise ;

L'innocente candeur l'éleva dans mon sein ;

Moi-même à ses vertus j'ai tracé le chemin ;

Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure ?

F A Y E L, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir , la plus cruelle injure ;

Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon..

Mais je ne prétends point éclaircir la raison

Qui me force à punir une épouse coupable.

Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable !

à Adele d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ses pleurs , dont j'étois si jaloux ,

Couleroient vainement dans le sein d'un époux ;

Que je puis repousser les impuissantes armes

Qu'un sexe , qui fait feindre , emprunte de ses char-
mes ;

TRAGÉDIE.

Ces tyrans séducteurs ne regnent plus sur moi :
Son crime.. Ma vengeance est tout ce que je voi.
Oui, d'un œil sans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, sans rougir des horreurs de son sort ;
Ses yeux, que j'adorois, se couvrir de la mort..
C'est elle qui sans cesse, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'assassine !
Que mes maux, s'il se peut, passent tous dans son
cœur !

Et.. portez-lui ma haine & toute ma fureur.

A D E L E.

Souffrez..

F A Y E L.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage ;
Qu'on me laisse. Sortez, & ne répliquez pas.
à Raymond.

Toi, demeure.

Ils sortent consternés.



SCENE II.

F A Y E L, R A Y M O N D.

F A Y E L, *se précipitant dans un fauteuil.*

LE Ciel retarde mon trépas !
Il me fait éprouver un tourment plus horrible !
Devoit-il me donner une ame si sensible,
Y verser tant d'amour avec tant de fureur ?
à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs ?

R A Y M O N D.

Oui, Seigneur !

F A Y E L ;

F A Y E L.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse ;
Répète : où ?

R A Y M O N D.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

F A Y E L , toujours assis.

Achevons d'enflammer un poison infernal ;

Relisons cet écrit à mon cœur si fatal :

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

» En vain tout combat ma tendresse ;

» Elle s'accroît avec le temps ;

» Je vous vois , je vous parle , & vous redis sans
» cesse

» Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments ,

» Que rien ne pourra les détruire ;

» Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je ré-
» pands ;

» Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire ,

» Et le sort me contraint à cacher cette ardeur l.

» Peut-être un jour viendra , trop lent pour mon
» bonheur... «

Et le Ciel , ou plutôt ce barbare génie ,

Qui parut de tout temps s'armer contre ma vie ,

Se jouant de mes maux & m'accablant enfin ,

M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin !

Et je ne connois pas la main qui l'a tracée !

De sentiments divers mon ame est oppressée...

Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet ?

Que penses-tu ? Peut-être une autre en est l'objet ;

Trop prompt à condamner une épouse fidelle ,

Je cède à des soupçons qui sont indignes d'elle.

Je doute qu'une femme instruite à la vertu

Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu ,

Qu'elle outrage son nom , sa famille , son pere ,

Qu'elle ose entretenir une flamme adultere ,

Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort..

Quand on n'aima jamais avec plus de transport..

Il se leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter ? On me hait , on m'offense ;
C'est en vain que l'amour embrassoit sa défense ;
Le crime est avéré. Voilà pour quel sujet
Ses jours sont consumés par un chagrin secret ,
D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite ,
Qui jusques dans mes bras la poursuit & l'agite !
J'ai découvert enfin la source de ces pleurs ,
Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les dou-
ceurs.

Je voulois dévoiler ce ténébreux mystère ,
Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire !
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau ,
Ma raison complaisante étendoit le bandeau !
Malheureux ! j'accusois la seule indifférence
De ces tristes froideurs qui lassoient ma constance..
Du moins , si j'adorois l'ingrate sans retour ,
Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
A force de soupirs , de prières , de larmes..
Eh ! qui sent plus que moi le pouvoir de tes
charmes ?

Elle est sensible ! elle aime ! & c'est un autre , ô
Ciel !.

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le sein de Fayel ;
Montre - moi mon rival , hâte-toi de m'instruire ;
Dis , dis , quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

R A Y M O N D.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révére ,
Dans un château voisin , loin des cours retiré ,
Qui mérita ce nom , le prix de la vaillance ,
Et de qui votre épouse a reçu la naissance ,
Le PREUX de Vergi seul fut jusques à ce jour

Le PREUX. On ne peut guère débrouiller l'origine de
ces PREUX , dont parlent tant nos anciens romanciers ;
ce qu'il y a de certain , c'est qu'on donnoit ce nom aux
Chevaliers d'une valeur éprouvée.

Par vos ordres, Seigneur, admis en ce séjour.

F A Y E L.

Il verra mes tourments, l'excès de mon supplice ;
 Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice ;
 Entre sa fille & moi l'honneur prononcera ;
 Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
 Qu'elle souffre... Eh ! que veut mon cœur impi-
 toyable ?

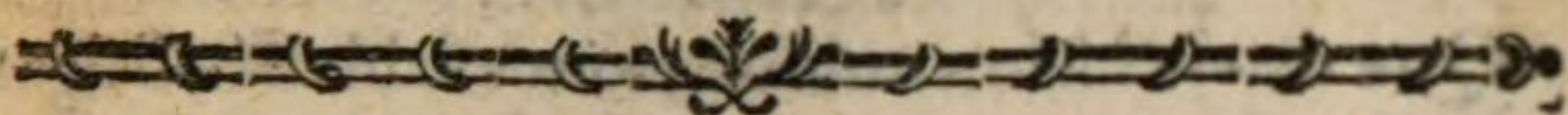
La fureur qui m'anime est-elle insatiable ?
 Faut-il savoir haïr comme je fais aimer ?
 Dans l'ombre d'une tour j'ai pu la renfermer,
 La voir à mes genoux prête à perdre la vie !
 Ah ! cher ami, sans doute elle est assez punie ;
 J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi ;
 Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi.
 Trop foible époux, renonce à venger ton injure ;
 Va, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
 Implorer un pardon que tu n'obtiendras pas...
 Non, ne soutenons plus d'inutiles combats :
 Sachons en triompher ; que la haine plus forte
 Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'em-
 porte...

Quelqu'un vient : c'est Vergi ; qui l'amene en ces
 lieux ?

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux :
 La plus foible clarté perçant la nuit du crime ,
 Peut au coup qui l'attend indiquer la victime.
 Examine, sur-tout tâche de t'assurer
 Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
 Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence ,
 Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.





SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir ;
Mon cœur, hélas ! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature :
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi ! lorsqu'avec transport j'ouvre les bras d'un
pere,

Je n'y vois point voler cette fille si chere !
Qui peut la dérober à mes embrassements ?
J'interroge : on se tait, ou des gémissements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiète ;
Tout présente à ma vue une douleur muette ;
Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel !
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel ;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie ?
Ma fille.. à ma vieillesse elle feroit ravie ?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*

Pour déchirer mon sein ;

Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,

Pour y porter l'enfer & toutes les furies,

Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment ? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur !

Que dis-je ? Mon amour , tout est blessé , Seigneur !
Le comble des tourments , le comble de l'outrage ,
Des transports éternels de désespoir , de rage :
Voilà quel est mon sort !

V E R G I.

Ma fille.. ô justes Cieux !

F A Y E L.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah , mon pere ! ah , Vergi ! vous savez si je l'aime !
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême ;
A la Cour de Philippe appelé par le rang ,
Joignant à la faveur la noblesse du sang ,
Osant même nourrir la superbe espérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE ,
Cher aux Montmorencys , aux Dreux , aux Dam-
martins ,
L'égal des Châtillons , des Harcourts , des Destaings ;
Seigneur , j'ai pu quitter les bords qui m'ont vu naître ,
Et Français & Mailli servir un nouveau Maître ,
De votre Duc enfin venir prendre des loix ,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des Rois ;
Au séjour où des lys le Ciel fixa le trône ,
J'ai préféré les champs arrosés de la Saone :
J'ai marché sur vos pas ; près des murs de Dijon
J'ai fermé la carrière à mon ambition ;
Revêtus de la croix , pleins d'une ardeur sublime ,
Nos braves Chevaliers , aux remparts de Solime ,
Courent mêler , sans moi , sur leurs fronts triomphants ,
Les palmes d'Idumée à leurs lauriers sanglants ;
Ce prix de la valeur , la gloire , ma famille ,
J'ai tout abandonné , Seigneur , pour votre fille ;

L'ACHILLE DE LA FRANCE. Guillaume Desbarres , grand Sénéchal de la couronne , & qui par sa bravoure mérita le glorieux surnom d'*ACHILLE DE LA FRANCE.*

Et Français & Mailli. Quelques historiens ont prétendu que le Seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

Je suis venu former au pied de vos autels
D'un hymen désiré les liens solennels ;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse ,
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse ,
Lorsqu'amant idolâtre , & toujours plus épris ,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appesanti va se lever sur elle ,
Et vous épargnera le soin de la punir...

*Il fait quelques pas & revient , & après une
longue pause.*

La fille de Vergi ne fauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse ;
De rejeter les dons que lui faisoit ma main ,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain ,
De me percer de traits , qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme ;
Il falloit , il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui , grand Dieu ! frappé de tous les
coups ;

Qu'il ne me restât rien , dans un tourment si rude ,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non , je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il est au comble ; en croirez-vous vos yeux ?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux. (à part.)*

O Ciel ! Il cherche à se remettre de son trouble.
(à Fayel.)

De ce billet je cherche en vain l'adresse ;
La fin , le feing.. *(à part.)* Cachons le trouble qui
m'opprime.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hazard l'a remis..
Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
La vérité terrible a rompu le nuage.

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

F A Y E L.

Que faites-vous ?

V E R G I.

J'écarte un indigne soupçon,
Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.

Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
Condamner votre épouse, & la juger coupable !
Ce billet, sans dessein peut-être ici laissé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adressé ?
Et quand un fol amour osant tout se permettre,
Auroit jusqu'en ses mains fait tomber cette lettre,
Quand son cœur, contre vous en secret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que, malgré son devoir, à vos feux insensible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Pensez-vous que l'honneur dont elle suit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à se montrer rebelle
A l'effor indiscret d'une flamme infidelle ?
Dans une ame formée à de hauts sentiments,
La vertu fait combattre & dompter les penchants ;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage
Qui foumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses sens s'appesantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent,
La cause de ses maux.. C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare,
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur ;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse !

Eh bien ! traînez-y donc un pere infortuné ;
Que mon triste destin par vous soit terminé ;
De mon gendre j'attends cette faveur suprême :
Qu'il m'immole.. Ah ! Fayel, est-ce ainsi que l'on
aime ?

Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
L'amour a, croyez-moi, des sentiments plus doux :
Il fuit l'emportement, la triste défiance ;
Aliment des vertus, il est leur récompense ;
Au chemin de l'honneur il affermit nos pas ,
Et conduit le guerrier au milieu des combats :
Vous rejetez sur lui cette valeur oisive ,
Où l'ame d'un soldat peut demeurer captive !
C'est lui qui les lauriers & la croix à la main
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez plein d'un beau zele,
Servir notre Dieu même, & venger sa querelle ;
Ah ! que ne puis-je encor, héros si respectés,
O Vienne ! ô Beaufremont ! combattre à vos côtés !
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon sang qui se glace,
Ne laisse à mes desirs qu'une impuissante audace !
Aux plaines de Damas, défenseur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
Les palmes du héros, seul présent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
Alors, je vous réponds de son juste retour.

F A Y E L.

Gabrielle.. mon pere.. elle seroit fidelle ?
Elle n'auroit point lu cette lettre cruelle ?
Elle pourroit m'aimer ?

V E R G I.

Elle vous aimera ;

Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :

O Vienne ! ô Beaufremont ! On sait que ce sont des plus
anciennes maisons de Bourgogne,

Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse ;
 Je vous l'ai dit : sensible au soupçon qui la blesse,
 La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
 Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

F A Y E L, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
 Qui se plaît à semer le trouble, les alarmes,
 Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant ;
 Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
 Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
 Contre mon propre cœur ma rage se déploie.
 Le Ciel me fit une ame où son courroux affreux
 Versa tous les poisons, alluma tous les feux ;
 Tout, la nature même a reçu des outrages
 De ce cœur emporté d'orages en orages ;
 Mon caractère altier, violent, effréné
 A son essor fougueux étoit abandonné ;
 Le monde à mes regards devenu haïssable,
 Chaque jour me rendoit plus dur, plus intraitable :
 Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
 Et dès ce même instant je n'eus qu'une fureur,
 Qui toutes les rassemble, & dévore mon ame,
 La fureur de l'amour, sa plus ardente flamme.
 Je livrai tous mes sens à sa séduction ;
 Voilà mon seul transport, ma seule passion,
 Le soutien, le tourment, le charme de ma vie ;
 Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
 Fayel connoît un maître, & mon tyran jamais
 Ne régna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits ;
 Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
 Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse ;

Tout, la nature même. Fayel s'étoit armé contre son père.

Le monde à mes regards. Il étoit devenu farouche, misanthrope ; l'histoire nous le dépeint tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin
 Qui peut de ses appas ternir l'éclat serein,
 Me causent un supplice horrible, insupportable ;
 Et.. jugez si mon sort est assez déplorable ;
 Si le Ciel à ma rage égala mon malheur,
 Si je mérite assez & la haine & l'horreur,
 Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due,
 J'idolâtre une épouse.. & c'est moi qui la tue !

VERGI.

Quoi ! Votre bras..

FAYEL.

Mon bras n'a point versé son sang ;
 Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc ;
 Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente !
 Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante !
 C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux ;
 Que Gabrielle en pleurs leve au Ciel ses beaux
 yeux ,
 Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste ,
 Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste...
 Allez la rendre au jour. On vous obéira,
 Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira ;
 Allez, & dissipez ses mortelles alarmes ;
 Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes
 larmes ,
 Mon amour, mon amour qui va tout réparer ;
 Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
 L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
 Je suis de mes fureurs la première victime.
 Que mes soupçons honteux, nos maux soient ou-
 bliés ;
 Du moins qu'elle me voie expirer à ses pieds.

Il sort.





S C E N E I V.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
 Je ne fais que penser.. je ne fais que résoudre.
 Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
 Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
 Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
 Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
 Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
 Nos débats éternels, & nos divisions
 Ont dû vaincre, ou du moins condamner au si-
 lence?

Ma fille.. feroient-ils tous deux d'intelligence?
 Je la portai mourante aux marches de l'autel!
 Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel..
 Peut-être d'un amant l'image trop chérie
 Vient se représenter à son ame attendrie..
 Elle peut soupirer, se combattre, mourir;
 Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
 De l'ombre d'une faute elle est même incapable;
 Elle n'entretient point une flamme coupable;
 Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
 N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet..
 Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sen-
 sible.

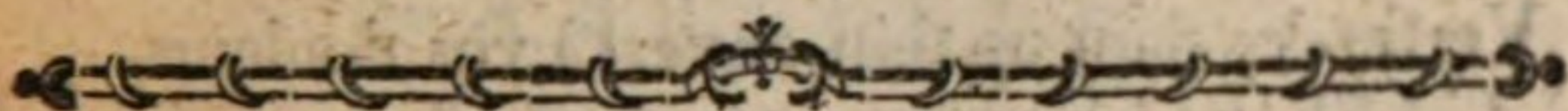
Allons la retirer de ce séjour horrible.
 Sur-tout, sur ce billet n'éclairons point Fayel;
 S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô Ciel!
 Un amour furieux demande une victime,
 Et les transports jaloux sont toujours près du crime.
 (*On baisse le rideau.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

On voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée , sur laquelle sont posés une écritoire , du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance , est une chaise de paille , &c.



SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, seule.

GABRIELLE est à genoux , les cheveux épars , les deux bras croisés , & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel , avec un long soupir ; en élevant ses deux mains jointes , elle en met une sur son cœur , & retombe dans son accablante situation : cette scene muette doit durer quelques minutes.



SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

M Adame.. *à part.* En quel état elle s'offre à mes yeux !

Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux.

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adele pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre !
A ce prix de mes soins devois-je, hélas ! m'attendre ?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards.. vous me cachez vos
pleurs !

Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête & d'un ton pénétré.*
Qu'on me laisse.

A D E L E.

Daignez...

G A B R I E L L E.

Retirez-vous.

A D E L E.

Cruelle,

Pouvez-vous affliger la malheureuse Adele ?

Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins ;

Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.

Avez-vous oublié qu'à peine à la lumière

Vous eûtes entr'ouvert une foible paupiere,

Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille &
vous

Je ne distinguai point ces mouvements si doux,

Du plus puissant amour le touchant caractère ?

Votre mere elle-même..

G A B R I E L L E.

Ah !. je n'ai plus de mere !

A D E L E.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez !

De vos secrets ennuis mes sens sont pénétrés.

G A B R I E L L E, *relevant la tête.*

Adele.. que veux-tu ?

A D E L E.

Qu'à mes larmes sensible,
 Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

G A B R I E L L E.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort ;
 C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort ;
 C'est ici que la tombe attend ma triste cendre ;
 Il ne me reste plus qu'une marche à descendre ,
 Et.. je m'y précipite.

A D E L E.

Egarement cruel !

Madame, espérez tout du Ciel vengeur.

G A B R I E L L E.

Le Ciel ;

Adele.. il fait mes maux , il fait mon innocence ,
 Mes efforts , mes combats.. tu vois ma récom-
 pense !

A D E L E.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
 Le crime rarement jouit d'un long succès.
 La vertu peut subir des épreuves diverses ;
 Mais un triomphe sûr couronne ses traverses.
 Eh ! comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
 Ces remords dévorants , le tourment des forfaits ?
 Ma fille.. permettez ce nom à ma tendresse ,
 Madame, mon amour vous conjure , vous presse ;
 Adele suppliante embrasse vos genoux ;
 Ne la rejetez point ; de grace , levez-vous ;

*Adele souleve Gabrielle comme malgré elle , la
 prend dans ses bras , & va l'asseoir sur une chaise
 qui est un peu éloignée de la table.*

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

G A B R I E L L E.

Tu peux m'aimer , Adele, & vouloir que je vive ?
 Ce sommeil de douleur auroit fini mes jours.

Quel fruit me reviendra de tes cruels secours ?
 La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême...
 Quand mon cœur chaque instant armé contre lui,
 même,

De traits qui lui sont chers loin de s'entretenir,
 Tâchoit d'en repousser le moindre souvenir,
 Puiſoit dans ſa raiſon une force incertaine
 Pour ſ'immoler entier au tyran qui l'enchaîne ;
 Quand m'impoſant du moins ſur ma ſombre lan-
 gueur,

Mon devoir ſ'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
 D'affoiblir une image au fond de l'ame empreinte,
 Que je me reprochois la plus légère plainte,
 Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
 Par la vertu détruit, & toujours renaissant ;
 Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiege ſans ceſſe,
 Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe ;
 Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,
 De laiſſer un ſoupir ſ'exhaler de mon cœur !
 Ainſi qu'une coupable à périr condamnée,
 C'eſt dans un noir cachot que je ſuis entraînée.
 De ſanglots douloureux mes cris entre-coupés,
 Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
 La lumière du jour prête à m'être ravie,
 Rien ne peut d'un cruel déſarmer la furie !
 Sans l'avoir mérité, ſoumiſe au châtiment,
 Eprouvant en ſecret un plus affreux tourment,
 D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
 A des bruits outrageants peut-être réſervée,
 Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux !
 Ah !.. Ce n'eſt pas Couci qui m'eût porté ces
 coups !

Quel nom m'eſt échappé ? Qu'ai-je dit, malheu-
 reuſe ?

A D E L E.

Hélas ! ce digne objet d'une ardeur vertueuſe,
 Que de ſes dons heureux la nature embellit,

Qui joint à la valeur les graces & l'esprit,
Des Chevaliers Français la gloire & le modele,
Il le faut oublier !

GABRIELLE.

Je le fais, chere Adele;
Je fais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir !
Oui, pour jamais, Adele, écartons cette image,
Qui dans mes sens excite un éternel orage..
Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas ?
Auroit-il de son sang arrosé cette terre ?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la
guerre ?

S'il étoit informé qu'aux autels malgré moi
Un pere a disposé de ma main, de ma foi,
Que je suis asservie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adele.. je m'égare..
Je n'y veux plus songer, & j'en parle toujours !
La raison, le devoir me font d'un vain secours !
Arrache donc ce trait de mon ame expirante,
Chere Adele, soutiens ma force languissante;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi pour quel sujet s'allument ses fureurs;
Qui peut envenimer sa sombre jalousie,
Contre de foibles jours armer sa barbarie ?

ADELE.

J'ignore la raison de ces nouveaux excès;
Il paroît dominé par les plus noirs accès;
C'est un lion terrible, étincelant de rage,
Qui dévore de l'œil & s'appête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à ses transports livré,
Par ses soupçons jaloux ne fut plus déchiré ;

Les graces & l'esprit. Raoul de Couci a composé des
chansons que l'on comparoit dans le temps à celles d'Abailard.

Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aisément que le cruel vous aime..

G A B R I E L L E.

Il m'aime, chere Adele ! ah ! qu'est-ce donc qu'aimer,

Si de semblables feux l'amour peut s'enflammer ?
On n'aime point ainsi.. j'en suis trop assurée.

A D E L E.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée :
A vos pieds d'un seul mot vous pouvez appeller
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler :
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui soit envoyée,
Qu'il lise..

G A B R I E L L E.

Est-ce bien toi qui m'oses proposer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je ? de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice ?
Quel crime ai-je commis ? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros si féconde,
Voit monter ses rameaux jusqu'aux Maîtres du
monde,
Étoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos peres ;
Il me faut renoncer à des ardeurs si cheres,
Étouffer les soupirs de mon cœur mutiné ;
D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
Subir l'affreux pouvoir, le joug insupportable,
D'un devoir odieux esclave misérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
Luttant

Jusqu'aux maîtres du monde. Couci étoit allié aux maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoye, de Lorraine, &c.

T R A G É D I E.

49

Luttant contre des loix que j'ai dû m'imposer,
Tremblant, à chaque instant, de surprendre en
mon ame

Quelque étincelle, hélas! de ma premiere flamme,
Redoutant d'éclaircir des sentiments confus..

O Dieu! que sans mélange il est peu de vertus,
Et, lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point
coupable!

Il n'est qu'un seul remede au tourment qui m'ac-
cable,

Adele, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne sauroit assez tôt fermer mes tristes yeux.

Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire;

Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;

Et qui te répondra, si je vis plus long-temps,

Que ma fierté résiste à des assauts constants?

Car tous ces mouvements, qu'à regret on sur-
monte,

Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les
dompte.

Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,

Digne de mon estime & de ton amitié..

Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,

Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne..

Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler;

Pour lui plus que jamais mon cœur se sent troubler,

Dis-lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma
gloire,

Adele, que Couci respecte ma mémoire;

Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,

Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir!

A D E L E.

Madame...

G A B R I E L L E.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,

Où mon triste destin sous le malheur succombe,

Je voudrois voir mon pere, expirer dans ses bras,

Quoique vers cet abyme il ait conduit mes pas,

C

Ceux à qui nous devons , Adele , la naissance ;
 Semblent nous consoler par leur seule présence ;
 Et les doux nœuds du sang , tout prêts d'être
 rompus ,

Nous deviennent plus chers , & se resserrent plus.
 Que dans son sein mon ame exhalée..



S C E N E I I I.

GABRIELLE , VERGI , ADELE.

GABRIELLE *appercevant son pere ;
 s'efforce de se lever , & va tomber dans ses bras.*

A H mon pere !
 VERGI *cédant à sa tendresse , embrasse
 sa fille.*

Ma fille !.. *Il reprend sa fermeté & change de ton.*

Gabrielle , il faut ne me rien taire ;
 Répondre à ma franchise avec sincérité ,
 Et ne pas offenser du moins la vérité.

Sans doute , des vertus dans votre ame gravées
 Quelques-unes encor s'y feront conservées.

Avant que de poursuivre un plus long entretien ,
 J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien.

Ce mot décidera ce qui me reste à faire :

Dois je être votre juge ?.. *Avec attendrissement.*

Ou serai-je ton pere ?

GABRIELLE , *avec une noble fermeté.*

Mon pere... Avez-vous pu balancer un instant ,
 Seigneur , & m'accabler par ce doute affligeant ?

Je fais ce que je dois au rang de ma famille ,

A l'honneur de porter le nom de votre fille ;

C'est vous en dire assez pour mériter , Seigneur ,

Que mon père aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*
De quelque audacieux si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains un coupable billet
Apportoit les serments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende :
Je connois de l'hymen les austères égards ;
Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards,
Et.. (*à part*) qui pourroit, hélas ! aspirer à me
plaire ?

à son pere.

Mais d'où vient ?

VERGI *regardant sa fille avec plus
d'attention, & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, son fol amour..

GABRIELLE *marquant une espece
d'embarras.*

Seigneur... je vous l'ai dit..

Je ne trahirai point l'honneur.. qui m'asservit.

VERGI *serrant Gabrielle dans son sein.*
Eh bien ! si cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à se faire ;
Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
Dans six siècles entiers ne s'est pas démenti,
Elle a su conserver sa splendeur noble & pure ;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure ?

*Dans six siècles entiers. La maison de Vergi étoit déjà
une des plus illustres de la Bourgogne.*

Vous me le demandez ?.

V E R G I.

Qu'ai-je entrevu ?.. mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux..
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore ,
C'est un amant jaloux qui brûle , qui t'adore..

G A B R I E L L E.

Il m'aime , lui , mon pere ! il ne peut que haïr.
Il m'aime ! ah ! les tourments qu'il me fait ressentir ,
Mes yeux noyés de pleurs , ses fureurs , ses ou-
trages ,

Ces murs.. d'un cœur épris font - ce les témoi-
gnages ?

V E R G I.

Je viens t'en retirer ; par un retour constant
Fayel s'est laissé vaincre , il gémit , il t'attend ;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres.
Je l'avois attendri ; j'atteignois ces lieux sombres ;
Il vole sur mes pas , plein d'un nouveau transport ,
M'arrête.. enfin il cede , & va changer ton sort ;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse ;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

G A B R I E L L E.

L'épouse de Fayel ! oui , grace à vos rigueurs ,
L'hymen joint nos destins , sans unir nos deux
cœurs.

Le respect de moi-même , & ma persévérance ,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence ,
Tout ce que le devoir impose de fardeau ,
Je saurai le traîner jusqu'aux bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée ,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée ,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel
A.. vous savez l'époux que me nommoit le Ciel ,
D'un tigre rugissant apprivoiser la rage ,
Cet effort généreux surpasse mon courage ,

Je ne puis qu'expirer , & j'attends ce moment.
Comme l'unique terme à mon affreux tourment..
avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure ;
A dévorer des pleurs sous un maintien parjure ?
Que ce cœur gémissant , à Fayel dévoilé ,
Lui montre tous les maux dont il est accablé ;
Qu'il apprenne qu'un autre..

V E R G I.

Arrête , malheureuse ;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse ?
Je frémis ! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un seul de tes soupirs.. à quoi suis-je réduit ?
avec attendrissement.

Sais-tu quel est ton sort , ô fille infortunée ?
Sais-tu.. que je te perds , qu'au cercueil entraînée..

G A B R I E L L E.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs ,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe ?

V E R G I.

Et dis-moi : que te sert la vertu ?

G A B R I E L L E.

La vertu

Ne sauroit empêcher qu'on ne soit combattu ,
Et le suprême effort de l'humaine sagesse
N'est pas de triompher , mais de lutter sans cesse ;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus ;
Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus ?

V E R G I.

Que de tes sentiments tu te rendes maîtresse ,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une foiblesse.

G A B R I E L L E.

Dompter l'amour , mon pere ! ah ! vous ne savez
pas

Ce que c'est que l'amour , son trouble , ses combats ,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame ,

Ce premier trait suivi d'une invincible flamme :
 Ce feu ne s'éteint point , & ces penchants si doux
 Affermis par le temps , ne meurent qu'avec nous.
 Cependant je réponds , mon pere , de ma gloire ;
 Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
 Laissez-moi seulement implorer le trépas ,
 Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
 Daignez..

V E R G I.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere;
 Le chagrin m'attendoit au bout de la carrière !
 Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer ?
 O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer ,
 Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie ,
 Trop heureux Chevaliers , que je vous porte
 envie!

A sa fille d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur ;
 Ma fille ! tous mes vœux étoient pour ton bon-
 heur.

Du pere de Couci la fierté révoltante
 M'a forcé d'arrêter une flamme naissante ,
 De ferrer d'autres nœuds où je croyois, hélas !
 Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
 Des plus affreux liens mes mains t'ont enchaînée !
 A ce joug accablant soumets ta destinée ;
 Obéis au devoir ; crains sur-tout de montrer
 Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
 Crois-moi : sans offenser la vérité suprême ,
 Ton sexe a des secrets que l'amour , l'honneur
 même
 Ordonne de cacher aux regards d'un époux ,

Du pere de Couci. Enguerrand de Couci , pere de Raoul de Couci , avoit joui sous plusieurs de nos Rois de la plus haute faveur ; son caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

Et qui doivent rester entre le Ciel & vous..
 Ecoute mes conseils , & cede à ma priere;
 Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*
 Allons , mon pere !



SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE,
 U N E C U Y E R.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

Cette lettre , Seigneur , remise dans mes mains..
 V E R G I *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription , (avec joie.)*
 De nos croisés on m'apprend les destins!
 L'Ecuyer sort.



SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE

V E R G I *en ouvrant la lettre.*

C'Est ta cause , ô mon Dieu
 A peine a-t-il lu , il s'écrie.
 Ptolémaïs rendue !

Ptolémaïs. Autrement nommée Acre , ou S. Jean d'Acre ,
 port nécessaire aux Chrétiens pour conserver leurs conquêtes.
 Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

Je triomphe !. à la fin te voilà confondue,
 Puissance de l'enfer ! *Il jette encore durant quelques
 instants les yeux sur la lettre , quitte sa lecture.*
 Nos dignes Chevaliers.

Il s'adresse à sa fille.

A ce siege ont cueilli des moissons de lauriers.
*Il lit encore tout bas , & interrompt encore sa
 lecture.*

Que de beaux noms marqués du sceau de la vic-
 toire !

Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire !
 Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil fort !

Ah ! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la
 mort !

Il reprend la lettre & lit haut.

Beaumont , Lonchamp , Brézé , Châtelle-
 raut , d'Avesnes ,

Garlande , Mauvoisin , Rouvrai , Ponthieu ,
 de Fiennes ,

Les premiers , ont ouvert le chemin de l'hon-
 neur.

G A B R I E L L E *avec transport.*

Et Couci ?

V E R G I *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur
 Joinville a sur la breche arboré sa bannière ,
 Et du Mets au tombeau suit Chabanne &
 Dampierre.

Leur immortel renom ne peut s'étendre assez :
 Mais un jeune héros les a tous surpassés ;

*Puissance de l'Enfer. C'est Vergi qui parle , c'est un vieux
 Chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.*

*Beaumont , Lonchamp , &c. Tous noms de notre antique
 noblesse , ainsi que les suivants , qui sont consacrés dans l'his-
 toire de ce siècle.*

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci : son Roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit, on s'écrie ;
Couci se précipite, & de son corps entier
A celui du Monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint..

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ?..

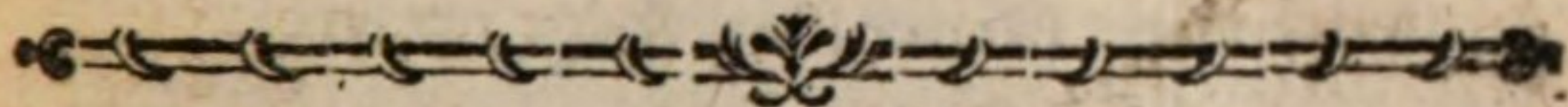
VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre ?

Dans les bras de son Maître il va cesser de
vivre.

Il n'est plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber
sur sa chaise.*

Dieu ! Fayel ! je me meurs.



SCENE III.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds
de Gabrielle.*

OUI, c'est moi,

C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes.
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords..
Qui meurt à tes genoux... pardonne, chère épouse,
Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouse ;
Prends pitié des tourments dont j'éprouve l'hor-
reur ;

Gabrielle.. l'amour est toute ma fureur.

Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable ;

Fayel pleure à tes pieds... le repentir l'accable.

à Vergi , à Adele.

Mon pere.. à mes efforts unissez-vous tous deux :

Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux !

G A B R I E L L E *éperdue de douleur.*

Ah ! laissez-moi mourir.

F A Y E L.

Désarme cette haine :

Je te fais de mon cœur maîtresse souveraine..

Non , je ne ferai plus furieux , ni jaloux :

J'étouffe ces transports indignes d'un époux ;

Je saurai repousser ces honteuses alarmes ,

Estimer tes vertus , en adorant tes charmes ;

Je veux que tes beaux jours plus fereins désormais

Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,

Que tu donnes des loix à mon ame asservie ;

Au seul soin de t'aimer je consacre ma vie ;

Mais parle : sur ton front quelle sombre langueur

Décele un noir chagrin qui surcharge ton cœur ?

Il la regarde attentivement & reprend par degrés son air ténébreux & farouche.

Mon œil surprend des pleurs qui s'échappent sans
cesse...

Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse ?

Tu ne me réponds point ?.. tu pleures.. quel objet..

G A B R I E L L E *avec effroi à son pere.*

Mon pere !... Vergi lui jette un regard , & court
à elle.

F A Y E L *avec emportement.*

Ah ! j'ai faisi , perfide , ton secret !

V E R G I *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame !

Toujours vous consumer d'une jalouse flamme !

Vous jetez dans son sein le trouble & la terreur !

Elle n'ose implorer un pere en sa douleur !

Par la voix du courroux votre amour se déclare !

Et vous voulez , cruel , être aimé ? vous , barbare ?

Achievez , achevez d'être ici son bourreau ;

Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau !

F A Y E L à Vergi.

Eh bien ! par mes fureurs jugez si je l'adore :

Oui , ce feu qui s'accroît me brûle , me dévore ;

Oui , si jamais le sort , par un coup trop fatal ,

A mes yeux inquiets découvroit un rival..

Moi-même je frémis de tant de violence :

Je défierois l'enfer d'égaliser ma vengeance.

à Gabrielle , avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sauroit aimer ;

Sans que tous les transports s'y viennent allumer ;

C'est la dernière fois , ô trop chère victime ,

Que je laisse éclater la fureur qui m'anime ;

Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.

Quel mortel fait haïr , fait aimer comme moi !

Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre de baisers & de larmes.

Où mon ame.. où mes pleurs s'attacheront sans
cesse..

Viens , viens , le plus épris des époux.. des amants ,

Va te faire oublier tous ces affreux moments ;

Objet de tous mes vœux , ma chère Gabrielle ,

Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle ;

Ah ! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat ,

Que j'expire cent fois.. avec un noble emportement

à Vergi.

Je fers le Ciel , l'Etat ,

Mon pere , de ses pieds je m'élançe à la gloire ;

Je porte ma bannière aux champs de la victoire ,

Tandis que votre fils , au sortir de ces lieux ,

Je porte ma bannière. Les Seigneurs Bannerets avoient leur bannière particulière , leurs vassaux , leurs hommes d'armes , leurs Officiers , Ecuyers , &c. C'étoient des especes de petits Souverains qui jouissoient d'une autorité absolue , & qui souvent en abusoient ; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les Princes d'Allemagne.

Remettra dans vos mains ce dépôt précieux.

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle ; elle est d'un autre côté soutenue par Adele : ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.



S C E N E V I I.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI,
RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adele, & il vole à son Ecuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel lui causent la plus grande agitation ; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.



S C E N E V I I I.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE à son pere.

ET voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne !
VERGI dans l'accablement.

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne !
Ses regards enflammés... un si prompt changement !...

Je m'égare... & me perds dans cet événement.

GABRIELLE du sein de la gra-

fonde douleur, à son perz.

Il est mort ! (*à part.*)

Je succombe, & mon ame m'échappe!..

V E R G I *troublé.*

De quoi me parles-tu ?

G A B R I E L L E *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe !

Couci n'est plus ! hélas ! que sont mes autres maux ?

V E R G I.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros.

C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître !

Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître !

Couci du Chevalier a toute la splendeur,

Et de sa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE
L'HONNEUR..

C'est moi qu'il faut pleurer ! au sein de la tristesse

Se consume & s'éteint une obscure vieillesse !

Pour la première fois j'ai connu la terreur :

J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur ;

Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie ;

Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.

Le courroux est rentré dans le sein de Fayel ;

Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;

Espere. Un cœur jaloux en vain s'ouvre à la haine ;

Ma fille, avec le temps la beauté le ramene.

Je ne te parle point de ce tourment secret..

La raison, la vertu t'arracheront ce trait ;

Suis mes pas ; qu'à mes loix ton ame s'abandonne ;

Un ami t'en conjure, un pere te l'ordonne.

La toile s'abaisse.

Monte au temple de l'honneur. Expression consacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie ; pour désigner un Chevalier parvenu au comble de la gloire, on disoit qu'il étoit monté au temple de l'honneur.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

On voit un parc d'une vaste étendue , dont les arbres , aussi épais qu'élevés , s'avancent sur le théâtre ; dans le lointain on découvre un château & une tour à côté , &c.



SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC.

Couci est précédé de sa bannière , & entouré d'Ecuyers & d'hommes d'armes , qui portent toutes les pieces d'une armure , une hache , une masse , des gantelets , des brassards , un casque , &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarasins , & entrelassé de plusieurs palmes , &c.

COUCI, *faisant quelques pas , à Monlac.*

C Es drapeaux remportés sur de fiers ennemis ,
Vainqueurs de Lusignan , par Philippe soumis ;

On voit un parc. Qu'on se souviene que les parcs étoient alors ouverts , & que ce fut ce même Philippe-Auguste dont il est question ici , qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

Et d'hommes d'armes. Qu'on se rappelle que Couci étoit Chevalier Banneret ; c'étoit la première classe des Chevaliers , ainsi nommés , parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur bannière particulière ; elle

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées;
De mes foibles exploits cet appareil flatteur;
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire &.. non de Gabrielle!

à ses autres Ecuyers & hommes d'armes.

Allez: que l'on m'attende auprès de ce séjour.

*à Monlac qui porte la lance & le bouclier
de Couci.*

Monlac, reste avec moi.

Les Ecuyers se retirent.



SCENE II.

COUCI MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

P Arlons de mon amour..

MONLAC.

Est-ce bien vous, Seigneur, qui tenez ce langage;
Vous, dont l'Asie encore admire le courage

étoit d'une forme carrée, au lieu que celle des simples Chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces Seigneurs Bannérêts avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques; le nom de Chevalier Banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

Monlac, reste avec moi. C'étoit l'Ecuyer du corps; ces sortes d'Ecuyers accompagnoient par-tout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier; celui de Couci

Monlac , dans les périls j'ai montré ma valeur ;
 J'ai satisfait mon Roi , ma patrie & l'honneur ;
 Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose ,
 De ma religion j'ai défendu la cause ,
 Et , sans que le devoir ait droit d'en murmurer ,
 A l'amour aujourd'hui Couci peut se livrer.
vivement.

Profitons des moments d'une fête brillante
 Qui retient à Dijon la marche impatiente
 D'un Roi victorieux , à Paris attendu.
 Ami , tout mon bonheur va donc m'être rendu !
 Du moins je reverrai cette beauté si chère !
 Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire ,
 Par un jeu du hazard ont été détournés ?
 Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

M O N L A C .

Que dites-vous , Seigneur ?

est de forme ovale ; la banderolle de sa lance est de couleur blanche , ainsi qu'un cordon de soie mêlé de perles qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

Qui retient à Dijon. On suppose que le Duc de Bourgogne , ou le Prince qui le représentoit , car Hugues étoit resté à la Terre-Sainte , a invité Philippe-Auguste , au retour de la Palestine , à passer par Dijon ; c'est le chemin qui conduit à Paris ; & ce Monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne , dès le temps de Charles le Simple , avoit ses Ducs ; un Richard dit le Justicier y commandoit en Souverain plutôt qu'en vassal. Couci aux portes de Dijon a donc pu pour quelque moment se séparer de la Cour & quitter le Roi.

Ami. Couci peut traiter Monlac d'ami : les Ecuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons ; il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres , ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

C'est ici la patrie

De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie ;
 Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour ,
 L'aimable Gabrielle ouvre les yeux au jour ;
 Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper
 d'elle ,

Dans tout ce que je vois adorer Gabrielle ;
 Vers ces bois elle aura tourné ses premiers pas ;
 Ils auront vu s'accroître & briller ses appas ;
 Elle fera venue y chercher la nature ;
 Elle a toujours de l'art rejeté l'imposture.

Ah ! tu ne connois pas le pouvoir de ces yeux
 Où mon cœur de l'amour a puisé tous les feux.
 Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.

Au dur métier des camps mon ardeur assidue
 M'a fait jusqu'à ce jour retenir dans mon sein
 Ces doux épanchements qui trompent mon cha-
 grin.

Figure-toi, Monlac, une beauté naissante
 Que la tendre langueur rend encor plus tou-
 chante ,

Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
 Cette grace modeste au-dessus des appas,
 Peins-toi tous les attraits : voilà sous quelle image
 Gabrielle parut & fixa mon hommage.

Contre l'abus du rang & de l'autorité
 Son pere de Philippe imploroit l'équité ;
 Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de
 larmes ;

Qu'avec transport mon cœur ressentit ses alarmes !

Son pere de Philippe. Le Preux de Vergi étoit venu im-
 plorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son
 Souverain, qui, les armes à la main, vouloit s'emparer de son
 comté; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affërmit dans
 ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage
 en qualité de Seigneur suzerain.

Toute la Cour , Monlac , eut l'ame de Couci ;
 Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
 Au Louvre , avec son pere , elle fut amenée.
 La fille des GRANDS ROIS , dont le noble hyménée
 Vint au sang des Capets , dignes de leur grandeur
 Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur ,
 L'auguste Elizabeth , franchissant l'intervalle ,
 Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
 Un de ces jeux guerriers qu'inventa le Français
 Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix ,
 Acheva d'exciter une flamme immortelle ;
 Vainqueur , j'obtins le prix des mains de Gabrielle ;
 Dès cet instant , Monlac , ses chiffres , ses couleurs ,
 Sa devise , son nom , tout peignit mes ardeurs :
 Gabrielle , en un mot , quelle fut mon ivresse !
 Daigna me préférer , approuver ma tendresse ;
 Je reçus de sa foi ce gage précieux ,

La fille des GRANDS ROIS , c'étoit la dénomination consacrée pour désigner les Rois de notre seconde dynastie ; les Français en adoroient encore la mémoire ; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modèle ; sa femme , nommée Isabelle , ou Elizabeth , fille de Beaudoûin VI , Comte de Hainaut , descendoit en ligne directe d'Ermengarde , fille aînée de l'infortuné Charles Duc de Lorraine , frère de Lothaire II , & de Louis V ; Elizabeth par son mariage réunit les deux maisons royales , & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse du Français pour ses maîtres ; au reste Elizabeth étoit morte long-temps avant que le Roi entreprit son voyage de la Terre-Sainte.

Qu'inventa le Français. On est peu d'accord sur l'origine des tournois ; les étrangers les appellent *combats Français* ou *à la manière des Français* , ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Je reçus de sa foi. Il veut parler d'un brasselet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

Ce tissu qu'elle-même orna de ses cheveux ,
 Présent cher à l'amour , où mes regards sans cesse
 Adorent les faveurs de ma belle maîtresse.
 Nos mains se présentoient au lien solennel ;
 Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel ;
 Ils sont éteints. L'orgueil , que suit bientôt la haine ,
 Divise nos parents & brise notre chaîne !
 Je fis jusques au trône éclater mes regrets ;
 La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
 Contre moi de Suger on arma la sagesse ;
 Je pleurai dans son sein , je gardai ma tendresse ;
 Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir ,
 Evita mes regards ; je partis sans la voir ,
 Mais emportant , hélas ! son image chérie ,
 Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir ?

COUCI.

De presser des liens
 Où s'attachent mes jours , & sans doute les siens ;
 Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle..
 Sa foi.. Dieu , qu'ai-je dit ?.. image trop cruelle !
 J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs ;

Contre moi de Suger. Suger, Abbé de Saint Denis, élevé aux premières places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, Ministre de deux^{ts} grands Souverains & Régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposèrent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engoutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie ; il fut appelé par le Roi même & par le peuple, le *pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le J^{ne} en 1182 ; mais on n'a pas voulu faire une histoire, on a eu dessein de composer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeler ces grands noms qui font époques dans nos annales ; ces sortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

J'ai su l'envifager dans toutes fes horreurs.
 Souviens-toi du moment où les larmes d'un Maître
 Au jour qui me fuyoit , m'ont rappellé peut-être.
 Où déjà de ma fin le bruit fe répandoit ;
 Tu fais quel fentiment alors me poffédoit :
 Tu connois cet écrit qu'une main défaillante
 Traçoit pour foulager les douleurs d'une amante ;
 Quand l'ombre du trépas menaçoit mon deftin :
 Je conferve toujours cet écrit dans mon fein..
 Ami , rappelle-toi ma volonté derniere ;
 J'ai reçu tes ferments , ta parole eft fincere ;
 Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc ,
 Je veux que cette lettre avec le don fanglant..
 Tu frémis ! tu m'entends. Non , un amour fi tendre ,
 Cher Monlac , à l'oubli ne doit jamais s'attendre.
 Je fuis encore aimé ; je toucherai Vergi ;
 L'inflexible Enguerrand fera même attendri ;
 Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême ,
 Adoucir à mes yeux la majefté fuprême ,
 Et me cacher le Roi , pour me montrer l'ami :
 Philippe à fes genoux verra tomber Couci ;
 Il entendra les vœux d'un ferviteur fidele ,
 Et..

M O N L A C.

Seigneur , pardonnez , fi d'une main cruelle
 Je déchire le voile épailfi fur vos yeux ;
 Mais le malheur prévu nous paroît moins affreux.
 Vous me parlez , Seigneur , d'un Prince qui vous
 aime ;
 Avez-vous obfervé que Philippe lui-même ,
 Quand devant lui vos feux ofoient fe déclarer ,
 Affectoit de fe taire & fembloit foupirer ?
 Le fage Montigni , dont la haute vaillance

Le fage Montigni. Quelle douceur on goûte à rendre un
 hommage public à la vertu , & que je ferois heureux de
 venger de l'oubli de l'hiftoire qui ne l'a cité qu'une fois , le

Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fière & de simples vertus,
Ce digne Chevalier vous invite à combattre
D'un penchant malheureux le trait opiniâtre;
Sargines & de Roye, à ce brave homme unis,
Vous donnent des conseils...

COUCI *avec emportement.*

Qui seront peu suivis,
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais, VOTRE FRÈRE D'ARMES,

nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'est ce digne Chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France, (bannière de velours bleu céleste parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houpes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baïssoit la bannière royale pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le Monarque ; ce vaillant homme, quoiqu'embarassé de son étendard, fit au Roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentait pour l'assaillir (ce sont les expressions de Velly ;) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je désirerois bien étendre l'éclat.

Sargines & de Roye. Sargines, autre Chevalier connu par sa bravoure & sa capacité ; S. Louis, au retour de son premier voyage de la Palestine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe-Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

Votre frère d'armes. C'étoit une espèce d'association consacrée par des serments & par des cérémonies religieuses ; les contractants baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe, & quelquefois recevoient en même temps la commu-

Courtenai vous embrasse , en répandant des larmes !

Par quel événement & dans ces mêmes lieux
S'est perdu ce billet où se peignoient vos feux ?
Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

C O U C I .

Non , tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir ;
Elle vit , elle m'aime , & je vais la revoir !
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre ;
Du foible courtisan mon pere se fait craindre ;
Mais je vaincrai mon pere , & le sort conjuré ,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré..
Qu'as-tu dit ? *à Monlac.*

Ah ! cruel.. dans mon ame incertaine
Sont entrés les soupçons qu'a pu nourrir la tienne !
O Dieu , qui sur mes jours étendiez votre bras ,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas
Que pour me replonger plus avant dans la tombe ?
Sous tant de coups divers mon courage succombe !

*Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste
quelques minutes dans cet accablement.*

nion ; on a dans l'histoire de Henri III un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son temps ; il avoit communié avec le Duc de Guise , de la même hostie ; le Duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le Duc d'Orléans , & l'on sait quelles furent les suites de ces fraternités ; en un mot l'assistance qu'on devoit à son *frere d'armes* P'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger ; le Connétable du Guesclin parlant de Louis de Sancerne , dit *mon frere d'armes.*

Courtenai. Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE,
MONLAC.

GABRIELLE *entrant sur la scene du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le sein d'Adele, qui la soutient; elle leve ensuite la tête, & d'une voix languissante à Adele.*

JE puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chere Adele.. *elle retombe dans la même situation; releve la tête.*

Il n'est plus !. & je vois la clarté !
De mouvements secrets le mélange m'accable !.
Je ne fais si je suis vertueuse ou coupable..
Malheureuse ! tes sens sont remplis de douleur !
Est-ce à toi de douter du crime de ton cœur ?
à Adele.

L'auroit-on pénétré ? *Elle retombe dans le sein d'Adele. Pendant ce temps Couci quitte sa situation, leve les yeux au Ciel, & va quelques pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle & Adele avancent sur la scene.*

Je soutiendrois, Adele,
Mes peines..mes tourments.. la mort la plus cruelle..
Si du moins il vivoit ! *elle apperçoit Monlac.*

Que veut cet Ecuyer ?.

Me trompé-je ?.. voilà.. voilà le bouclier..

Mon chiffre.. *avec un cri, l'écusson de Couci !.*

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête; reconnoît Gabrielle & vole à elle.*
Gabrielle !

GABRIELLE reconnoissant Couci.
Couci !

COUCI.

Je puis tomber à ses genoux !. c'est elle !..
A tes pieds.. à tes pieds , objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant :
Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie ;
L'absence ni le temps ne l'ont point affoiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats ,
Jusqu'au bord du tombeau , dans le sein du trépas..
Gabrielle ! en ces lieux ! quand mon ame éperdue..
Eh ! quel lien fait du Ciel ici t'offre à ma vue !
Parle , divin objet d'une constante ardeur ,
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur.

Gabrielle est mourante dans les bras d' Adele.
R'ouvre-les à ma voix.. c'est l'amant le plus tendre ,
Le plus rempli de toi !. que le sort vient te rendre.

GABRIELLE.

C'est vous ! Couci ! c'est vous ! vous vivez.. à Adele.
Aide-moi,
Retirons-nous. *Elle fait quelques pas comme pour
se retirer.*

COUCI s'opposant aux pas de Gabrielle.

Tu fuis , lorsque je te revoi !
Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendresse ?.

GABRIELLE.

à Couci.

Que dit-il ?.. laissez-moi.. laissez..

COUCI s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.

Que je te laisse !

Tu ne m'aimerois plus ?

GABRIELLE.

Je le devrois , hélas !

(à part.)

Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats !

COUCI.

Tu le devrois ? quels sont les malheurs que j'ignore ?

Gabrielle , Couci plus que jamais t'adore ,

Par

Par de nouveaux ferments accourt s'unir à toi,
Te demander ton cœur.. te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends !. *à Adele.*

Allons, Adele..

COUCI.

Non, ingrate,

Je ne vous quitte point ; que votre haine éclate..

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas..

Ma foiblesse.. Couci.. n'arrêtez point mes pas..

COUCI.

Je vous suis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur.. mon devoir..

COUCI.

Votre devoir.. qu'entends-je !.

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace.. me saisit..

GABRIELLE.

Couci... ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres ?

GABRIELLE *à Couci.*

(à part.)

Eh ! qu'il est entre nous de plus fortes barrières !

(à Adele.)

Adele, ôte-moi donc de ces funestes lieux..

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a deffillé les yeux !.

Seroit-il vrai ?.. je meurs !. un fatal hyménée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare.. & me tient enchaînée.

COUCI.

l'expire. Il tombe dans les bras de Monlac.

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentiments ;

D

C'est un autre que vous qui reçut mes serments.
 Asservie à mon pere , à mon sort immolée ,
 Entraînée à l'autel , mourante , désolée ,
 Oui , j'ai donné ma main : un autre que Couci
 Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
 Je ne suis plus à moi ; de toutes mes pensées
 Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées ;
 Il faut me repentir de vous avoir aimé ,
 Lier mon ame entiere au nœud que j'ai formé..
 Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me
 coûte !

Ne portez pas plus loin un jour que je redoute ;
 Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
 Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux ;
 Que je suis du devoir l'éternelle victime..
 Couci , voudriez-vous me ravir votre estime ?
 C'est le seul sentiment digne de mon retour ,
 Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
 On avoit répandu l'accablante nouvelle ,
 Que , sauvant votre Roi d'une atteinte mortelle ,
 Entre ses bras , le camp vous avoit vu périr ;
 Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire , ô Ciel ?

*Adele & Monlac se joignent à Gabrielle pour
 retenir Couci.*

C O U C I.

M'arracher une vie
 Que j'ai trop en horreur , quand vous m'êtes ravie.

G A B R I E L L E.

Arrêtez.. arrêtez..

C O U C I toujours la main sur son épée.

Eh ! quel sera mon sort ?

Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort ,
 Me hâter de détruire une horrible existence..

G A B R I E L L E avec tendresse & en pleurant.

Ah , Couci ! sur votre ame est-ce-là ma puissance ?

COUCI à ce mot sort de sa sombre fureur,
& ôte la main de dessus son épée.

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?..

Je vivrai.. je vivrai.. pour mourir mille fois.

Que j'abhorre cet art dont le secours funeste

Est venu ranimer des jours que je déteste !

Au fer du Sarrafin pourquoi suis-je échappé ?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé ?

C'est moi ! c'est ce guerrier nourri dans les alarmes ;

Qui cede au désespoir & qui meurt dans les larmes !.

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur

Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur ?

G A B R I E L L E.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..

Un plus long entretien me rendroit plus coupable.

Que l'ame est foible, hélas ! qu'elle a peu le pouvoir

De ne pas s'écarter des bornes du devoir !.

J'y veux rentrer. *A Couci.*

L'honneur, le Ciel, tout nous sépare..

Pour la dernière fois je vous dis.. je m'égare..

L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets ;

Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer.

(à Adele.)

Je tremble que Fayel..

C O U C I.

Fayel ! c'est ce barbare

Dont l'amour furieux possède un bien si rare !

Lui !. je cours à l'instant l'immoler de ma main..

G A B R I E L L E *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein ;

Comblez le fort affreux qui poursuit Gabrielle ;

Elle n'est point assez parjure & criminelle :

Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,

D'embrasser vos fureurs, d'adopter le forfait,

De proscrire une vie à la sienne attachée..
 Que ma révolte éclate , & ne soit plus cachée!
 Allez , barbare , allez , rassemblant tous les coups ,
 Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
 O Dieu ! ma destinée est-elle assez affreuse ?
 Quels sont tous mes tourments ! je suis bien mal-
 heureuse !

Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
 Pourroit plaindre ma peine & sentir mes revers..
 Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie
 La tache du soupçon & de la perfidie !
 C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur ,
 Bien plus cher que ces jours accablés de langueur ,
 Dont bientôt , grace au Ciel , la durée est remplie !
 Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie ;
 Gabrielle mourante eût pu le désarmer...

à Couci , en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur.. & vous savez aimer !

C O U C I .

Crois que je fais aimer , puisque je vis encore.
 Eh bien ! faut-il souffrir un rival que j'abhorre ?
 Dans un tyran jaloux te voir , te respecter ?
 Mourir de mon amour , sans le faire éclater ?
 Quand de toi seule enfin mon ame est possédée ,
 Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
 Qui soulage mes maux & flatte cette ardeur?..

avec transport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
 D'un amant malheureux souveraine adorée ,
 Qui toujours de Couci seras idolâtrée..
 Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

G A B R I E L L E , s'attendrissant.

La pitié , cher Couci !. Dieu ! qu'ai-je dit ? l'hon-
 neur..

à Adele.

De l'abyme où je cours que ton bras me retire ;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas , fuyons..

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi
derrière elle.*

à Adele.

Arrache-moi d'ici.. à Couci. Je tremble.. leve-toi..



SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE,
MONLAC.

*Officiers & Ecuyers de Fayel, qui dans le moment
que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise
la main, se divisent en plusieurs troupes & fon-
dent sur l'un & l'autre, ainsi que sur Adele &
sur Monlac; Couci veut tirer son épée.*

COUCI.

ON m'ôte mon épée!. ah! lâches! *Il voit qu'on
se saisit de Gabrielle.*

C'est.. c'est moi..

C'est moi.. de mes transports elle n'est point com-
plice.

On l'emmene.

GABRIELLE *que l'on emmene d'un
autre côté.*

Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

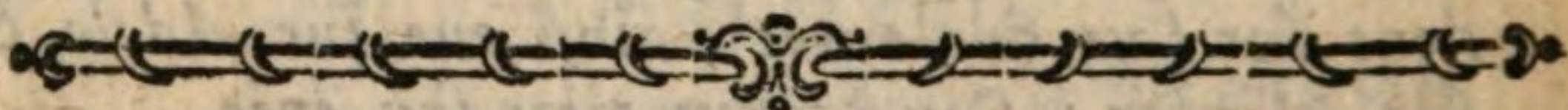
On baisse la toile.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

La scene représente l'appartement du premier acte ; on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les Seigneurs Bannerets. A un des côtés du théâtre , est une espece de portiere fort riche , à l'antique , qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces Seigneurs Bannerets avoient des Officiers , des hommes d'armes , &c. & que leur autorité ne différoit guere de celle des Souverains.



SCENE PREMIERE.

F A Y E L entrant sur la scene avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'Ecuyers , d'Officiers & d'hommes d'armes , à qui il adresse la parole.

QU'on lui perce le flanc de cent coups de poignard !

Que dans son cœur la mort entre de toute part !
Par degrés , sur ses jours attachez mes vengeances..

Ils sont prêts à sortir , Fayel court à eux & les arrête.

Inventez des tourments.. égaux à mes souffrances ;
Qu'il se sente mourir.. *Ils vont se retirer , il va encore à eux.*

Non , pour quelque moment,

Qu'il vive ; suspendons un juste châtiment.
 Avant que le coupable , au gré de ma furie ,
 Dans un supplice horrible ait exhalé la vie ,
 Je veux savoir son rang , je veux savoir son nom ,
 M'abreuver à longs traits du plus mortel poison ,
 Entrer dans les replis d'une ame criminelle ,
 Y saisir les forfaits d'une femme infidelle ,
 Me remplir de ma peine & m'en rassasier ;
 Je veux envisager mon malheur tout entier.
 S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable ;
 C'est de voir à quel point l'infortune m'accable ,
 De mesurer de l'œil , d'oser approfondir
 L'abyme épouvantable où je vais m'engloutir..
 Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !.
 Il va tout dévorer. *A ses Officiers , Ecuyers , &c.*

Qu'écrasé sous les chaînes ,
 Entouré de la mort , on entraîne à mes yeux
 Le perfide.. ah ! je suis vingt fois plus malheureux !
 En vain pour tourmenter l'odieuse victime ,
 Irritant plus encor le courroux qui m'anime ,
 J'emploierois les secours de la flamme & du fer :
 C'est moi.. qui dans mon sein recele tout l'enfer !.
 C'est moi qui , dans un cœur déchiré de blessures ,
 Réunis tous les maux , & toutes les tortures..
 Je mourrai dans la rage & dans le désespoir ,
 En horreur à ce Ciel , que je ne puis plus voir :
 Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance
 Que j'aurai consacré l'excès de ma vengeance.
 Que Raymond vienne ici.

Ils sortent.





S C E N E I I.

F A Y E L *seul , s'appuyant la tête sur un
fauteuil , la relève.*

JE l'ai donc dévoilé
Ce mystère du crime , & tout est révélé !
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'alarmes !
Voilà pourquoi ses yeux étoient couverts de
larmes !
Pour expier ces pleurs , que de sang va couler !
En ces murs , les forfaits vont tous se rassembler.
Que la seule vengeance & m'enflamme & me
guide..
Je fais par quel moyen punir une perfide ;
A mon ressentiment elle pense échapper :
C'est au cœur d'un rival que je veux la frapper ;
C'est-là qu'à ses regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante ,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant..
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié !. qui ! moi ! quand Gabrielle..
Pour un sensible époux fut-elle moins cruelle ?
Eh ! quel est mon destin ?.. penchant trop écouté ,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrémité !..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie ;
L'amour , l'amour eût fait le bonheur de ma vie ;
De Gabrielle aimé , j'eusse été vertueux ;
Tout se fût senti du charme de mes feux..
Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne !
Je n'ai pu , misérable ! inspirer que la haine !..
Eh bien , livrons-nous donc à toutes ses fureurs ;
Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs ,
D'y porter tous les traits d'une main meurtrière ;

Répandons mes poisons sur la nature entière.
Oui, puisque l'on me pousse à ces excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.



SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faisant avec vivacité quelques pas au-devant de Raymond.*

L'Auteur de mes tourments tarde bien à paroître !
avec chaleur.

Instruis-moi : le pays, le nom, le rang du traître ?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos Chevaliers ;
Sont front n'est altéré d'aucune ombre de crainte ;
Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte ;
Il a vu sous nos coups tomber son Ecuyer,
Et son orgueil encor paroît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil insolent, je saurai le confondre ;
Il garde le silence ? achève de répondre.

RAYMOND.

Son trouble seulement éclate dans ces mots :
» Elle n'est point coupable ; & j'ai causé ses
» maux ! «

FAYEL.

Elle n'est point coupable !

RAYMOND.

A cette sombre idée,
Le désespoir trahit son ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes soins heureux.

Je puis donc à la fois me venger de tous deux !
 Ah ! je goûte d'avance une cruelle joie !
 L'une & l'autre victime , à ma fureur en proie ,
 Partageant le spectacle & l'horreur de leur sort ,
 S'enverront pour adieux les accents de la mort..

R A Y M O N D *avec étonnement.*

Gabrielle , Seigneur !.

F A Y E L.

Gabrielle , elle-même..

Oui , je déchirerai.. plus que jamais je l'aime !.
 Des traits qui m'ont blessé , voilà le plus mortel !
 Et n'être point aimé !. ce rival.. juste Ciel !.
 Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance ,
 Porter son châtiment , prolonger sa souffrance ?
 Ne peut-il que mourir ? qu'est-ce que le trépas ?
 La fin de la douleur !. *A. Raymond & en regardant*
du côté des portes.

Et je ne le vois pas !

Et mes yeux ne sont point attachés sur ses peines !

R A Y M O N D.

Vous allez à l'instant le voir chargé de chaînes..

F A Y E L.

Et sa complice ?

R A Y M O N D.

On l'a ramenée à la tour.

F A Y E L.

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour ?

R A Y M O N D.

Dans ses larmes noyée , accablée & mourante..

F A Y E L *avec rapidité.*

Raymond , que m'apprends-tu ? Gabrielle expi-
 rante !.

Va , cours à la prison.. *Raymond a fait quelques*
pas , Fayel court après lui & l'arrête.

Attends.. je veux savoir..

Eclaircir les horreurs du forfait le plus noir ,
 Développer le fil de cette perfidie.

Gabrielle à ce point dans le crime enhardie !

il s'appuie la tête sur un fauteuil.

Que je suis malheureux ! Il reste quelque temps dans
cette situation , ensuite avec vivacité à Raymond.

C'est toi , cruel , c'est toi

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi ;

Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible ;

Tu fais que des mortels je suis le plus sensible..

Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit ?

R A Y M O N D.

Nous m'aviez dit, Seigneur..

F A Y E L.

Non , je ne t'ai rien dit.

Tantôt à ses genoux déposant mes alarmes ,

Je dissipois son trouble , & j'essuyois ses larmes ;

Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer ;

J'attendois mon pardon ; elle auroit pu m'aimer ;

Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse ,

Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse ,

Pour verser dans une ame , ouverte à la fureur ,

Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur !

Sans toi , mes yeux jaloux feroient fermés encore ;

Que me fait ce Couci que la tombe dévore ,

Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé

Qui.. bientôt mon amour en auroit triomphé..

Laisse-moi, malheureux, va, fors de ma présence ;

Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire.

Reviens , reviens ; dis-moi : songe que je t'entends ,

Que le sang va couler dans ces affreux instants.

Parle , cet étranger que tu n'as pu connoître ,

Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..

Les observois-tu bien ? quels étoient leurs discours ?

Le fer de la vengeance est levé sur tes jours.

R A Y M O N D.

Je n'ai pu rien entendre.

F A Y E L d'un ton menaçant.

Et d'une mort cruelle..

On l'a surpris , Seigneur , aux pieds de Gabrielle
F A Y E L.

Il étoit à ses pieds !.. lorsqu'un trop foible époux
Hésitoit à frapper , & suspendoit ses coups ;
Quand je touchois peut-être au moment de l'ab-
foudre..

Ne les puis-je tous deux écraser de la foudre ?
Ah ! Raymond.. cher ami , t'ai-je pu condamner ?
Excuse mes transports ; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère ,
Facile à s'adoucir , si l'on daignoit me plaire..
Eh ! ce n'est qu'à toi seul , dans l'univers entier ,
Qu'un maître infortuné pourroit se confier !
Tout irrite mes maux ; nul espoir ne me flatte..
Il étoit à ses pieds !.. tu mourras , femme ingrate ;
Rien ne peut te sauver. *A Raymond.*

Allons , que ma fureur
Remplisse ce séjour de toute son horreur ,
De la soif de leur sang mon ame est dévorée..
De ces lieux à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empressé de retenir le Roi ,
Qu'il coure lui porter son hommage & sa foi..
Les Rois , tous les humains , & le Ciel , & la terre
Je hais tout , & ma haine à tout livre la guerre...

Qu'il coure lui porter. Nous avons déjà dit que le Preux
de Vergi avoit été secouru par Philippe Auguste dans ses dé-
mêlés avec le Duc de Bourgogne , son Souverain , aux con-
ditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de
France , &c.



SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,
*Troupe d'Ecuyers & d'Officiers de Fayel qui
entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni
casque ni épée.*

FAYEL *tirant le poignard & courant
avec impétuosité sur Couci.*

AH! je perce ton cœur!
Il s'arrête, & remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,
N'y rentre point encor; que sur ce cœur pervers
La mort prête à frapper demeure suspendue!
Il faut me découvrir.. que je souffre à sa vue!
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours,
Dis, à mille tourments..

COUCI

*J'oppose mon courage
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.
avec fierté.*

Ecoute-moi, Fayel; je te hais, & te plains..
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je fais & me taire & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie;
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain;
Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse:.

Mais réponds : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu ,
Quand sa vertu..

F A Y E L *furieux.*

C'est toi qui vanter sa vertu ;
Traître ! étoit-ce à ses pieds ? & tu n'as qu'une
vie !

A mon gré je ne puis assouvir ma furie !
Il n'est point de supplice au-dessus de la mort !

C O U C I .

Oui , j'étois à ses pieds ; par un dernier effort.
L'amour..

F A Y E L .

L'amour !. Enfer , prête-moi ta puissance ;
Tes plus affreux tourments , pour combler ma
vengeance !

C O U C I .

C'est moi , Fayel , c'est moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer !
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin , sans ton crime , eût été douloureuse !
Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout , Fayel !.
Va , le trait de la mort n'est point le plus cruel ;
Il est d'autres tourments , ame atroce & barbare ;
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare !
Avant qu'un nœud formé par le Ciel en courroux
Eut joint un digne objet au plus cruel époux ,
Je l'aimois..

F A Y E L *éprouvant la plus cruelle
agitation.*

Tu l'aimois ?

C O U C I .

J'adorois Gabrielle ;

*Fayel dans ces moments est livré à toutes ses
fureurs , il se promène à grands pas sur le théâtre ,
regarde Couci avec des yeux enflammés , va du
côté de Raymond , revient à Couci.*

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

FAYEL à Raymond.

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus
 Quel éclair m'a frappé !. pressentiment confus ,
 Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse !.
 Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?.
 Pour m'accabler , les morts quitteroient leurs tom-
 beaux !

COUCI.

Oui , j'ai revu le jour pour sentir tous les maux !

FAYEL, avec un cri.

C'est Couci !. dans mes mains !. plaisir de la ven-
 geance ,

Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence !
 C'est Couci ! ce rival.. qui sans doute est aimé !.
 Quel trait !. ah ! mon courroux s'est encore allumé !
 à ses Ecuyers , &c.

Commencez le tourment qui doit punir ce traître.
 Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître ?
 Frappez. Plusieurs de ces Ecuyers tirent leurs épées,
 & vont pour frapper Couci.

COUCI, avec une tranquillité dédaigneuse , à
 Fayel.

Toi, Chevalier !

FAYEL sortant de sa fureur , & prenant un
 ton plus modéré.

Je manquois à l'honneur.
 à Couci avec transport.

Juge combien l'amour peut égarer un cœur !
 Et tu viens d'empêcher que mon front ne rougisse !
 C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
 Non , non , ne prétends pas , Couci , m'humilier :
 Tu vas voir si Fayel est digne Chevalier !
 La honte m'eût flétri ; ton attente est trompée.
 à ses Ecuyers , &c.

Qu'on détache ses fers , rendez-lui son épée.
 Qu'on m'apporte la mienne.. Ses Ecuyers sortent.
 Allons , c'est dans ces lieux

Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous deux
De ton fort & du mien que le glaive décide.

On détache les chaînes de Couci.

à Couci.

Puissé-je dans ton sang tremper ma main avide !

Les Ecuyers qui étoient sortis reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel ; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non ; point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affoiblir ou détourner les coups ;
Combattons pour mourir ; c'est le prix que j'envie,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie !

à Raymond.

Ecoute-moi , Raymond. *Il l'amène sur le bord du théâtre , & d'une voix moins élevée.*

Si , trompant ma fureur ,
Mon destin ennemi , *en jettant les yeux sur Couci ,*
Le déclaroit vainqueur ,

J'exige ta parole , & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle ;
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien ;
Sur-tout de mon trépas qu'elle ne sache rien :
Et pour mieux la frapper , qu'elle entre dans la tombe ,
En croyant que Couci sous mes armes succombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main , ainsi que Fayel.

(à ses Ecuyers , &c.)

Si le Ciel protégeoit un rival détesté ,
Laissez-le de ces lieux fortir en sûreté ,
Qu'on suive en tout les loix de la chevalerie ;
Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses Ecuyers , &c.

Allez , nous combattons , nous mourrons sans témoins.

Pour croire à son honneur , je ne le hais pas moins ;
Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les Ecuyers sortent.

S C E N E V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL à Couci.

Il s'apprête à combattre.

Songe à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu ;
 Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu ;
 L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
 Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève :
 J'ignore donc la crainte & brave le danger.
 Plus que toi je dois être ardent à me venger :
 Mais... mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
 Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevois
 Le sentiment secret qui t'impose la loi ;
 Tu crains d'être coupable aux regards d'une in-
 grate ?

Tu ne le feras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, sans doute, Fayel, je crains de l'offenser.
 Va !.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verser
 Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre
 Hâte-toi ; de ses flots inonde cette terre ;
 Tranche des jours affreux.

FAYEL.

Ah ! barbare, c'est moi
 Qui désire ma fin & qui l'attends de toi ;
 C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse.

Un trépas qui le fuit , & qu'il poursuit fans cesse ;
 Non , je ne prétends point combattre pour des jours
 Dont le courroux céleste empoisonna le cours ;
 Je rejette une épée en mes mains inutile.

Il jette son épée à terre.

Couci , j'ouvre à ton fer un chemin plus facile.

Il découvre son estomac.

Tiens , tiens , frappe , voilà ce cœur triste & ja-
 loux ,

Qui brûle , qui s'élance au-devant de tes coups !
 C'est-là qu'il faut chercher , c'est-là qu'il faut dé-
 truire

Cet amour furieux qui toujours me déchire ,
 Pour qui jusqu'à présent j'ai tout sacrifié.

*Il tombe dans un fauteuil , & regarde Couci qui
 paroît s'attendrir.*

Je suis bien malheureux ! j'excite ta pitié !

Que pour l'œil d'un rival ce spectacle a de char-
 mes !

Vois , vois Fayel qui pleure , & jouis de ses larmes..
 Cette ardeur m'a plongé dans de honteux excès !
 Elle m'emporteroit au comble des forfaits..
 Je n'ai plus de raison , moi-même je m'abhorre ;
 Mon amour irrité s'enflamme plus encore.

à Couci avec transport.

Trompe-moi sur mes maux ; dis-moi , lorsque Vergi..
 Pourquoi m'a-t-il caché ?.. tout est mon ennemi !

Quand sa main préparoit ces nœuds.. idée hor-
 rible !

Sa fille.. à ton amour étoit-elle sensible ?

La seule obéissance au pouvoir paternel

L'eût-elle décidée à marcher à l'autel ?

Ne crains point , ne crains point de déchirer mon
 ame ;

Que je sois dévoré d'une funeste flamme :

Elle t'aimoit.. *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

C O U C I marquant quelque embarras.

Peut-être auroit-elle obéi.

TRAGÉDIE.

91

Si son pere eût voulu..

FAYEL, avec fureur se levant & reprenant son épée.

Ton trouble t'a trahi.

Oui, l'on t'aimoit ! on t'aime ! ah ! monstre ! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi ; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en se battant, dans les coulisses ; on entend encore le bruit des épées quelque temps après qu'ils se sont retirés.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

*Le théâtre est obscurci ; la scene ne change point ;
c'est le même appartement qu'on vient de voir dans
l'acte précédent.*



S C E N E P R E M I E R E.

F A Y E L , R A Y M O N D.

R A I M O N D *empressé de sui-*
vre Fayel qui traverse le théâtre d'un pas pré-
cipité, la main appliquée sur un côté, & lais-
sant après lui de longues traces de sang.

Votre sang qui s'élance !. arrêtez.. un instant..
Acceptez de ma main le secours bienfaisant..

F A Y E L *tombant de foiblesse dans*
un fauteuil.

Laisse-le s'échapper ; par torrents qu'il jaillisse ;
Je ne puis assez tôt terminer mon supplice !.
Que dis-je , ami ? retiens ce sang impétueux ,
Qui brûle de quitter des liens odieux.

Entends mes vœux , ô Ciel ! que Fayel vive une
heure ,

Le temps de se venger ! tonne ensuite , & qu'il
meure.

A Raymond qui s'occupe à raccommoder l'ap-
pareil de la blessure de son maître.

Tout m'est connu. Jamais on ne m'auroit aimé !

Raymond, par ma fureur je me sens ranimé.

Il se leve avec transport.

Je sens de mes transports croître la violence;
Et je cours préparer la plus grande vengeance..

D'une fureur concentrée.

Je veux que la nature en frémissé d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur.
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine;
Moi-même, je frissonne !

R A Y M O N D *avec crainte.*

Iriez-vous égorger

Votre épouse ?.

F A Y E L.

Fayel.. saura mieux se venger.

R A Y M O N D.

Quoi ! Seigneur !

F A Y E L.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir n'est qu'un trait ordi-
naire ;

Je te l'ai dit : la mort est le terme des maux ;
Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux ;
Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, & je voudrois qu'elle fut éternelle.
Peut-elle assez souffrir ! la perfide en ces lieux
Par mon ordre bientôt doit s'offrir à mes yeux ;
Ami, j'ai commandé qu'un silence sévère
Sur tout ce qui se passe entretînt le mystère..
Je veux la voir encor, lire au fond de ce cœur..
Je ne suis pas assez rempli de mon malheur !
Je veux que de sa bouche enfin elle m'apprenne.
Jusqu'à quel point Fayel peut exciter sa haine,
Tout ce qu'à ma fureur.. grand Dieu !. je l'apper-
çois,

Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.



S C E N E I I.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle est échevelée & mourante dans les bras d'Adele qui l'amene lentement sur la scene.

RAYMOND à Adele.

Vous pourrez l'avertir qu'incessamment mon maître ,
Adele , à ses regards ici va reparoître.

A D E L E.

Elle attendra.. Raymond , vous voyez sa douleur !
Raymond se retire.



S C E N E I I I.

GABRIELLE, ADELE.

A D E L E.

En regardant sa maîtresse.

IL nous fuit.. de ses maux tout accroît la rigueur !
Tout s'obstine à nourrir cette douleur profonde ,
A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde.
O Dieu ! viens l'appuyer de ton bras protecteur ;
Il ne lui reste plus d'autre consolateur.
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée !
Madame , ouvrez les yeux..

GABRIELLE *revenant à la vie*
à Adele.

Quelle est sa destinée ?

ADELE.

Que me demandez-vous ?

GABRIELLE.

Quoi ! tu ne m'entends pas ?

Et quel autre intérêt m'eut ravie au trépas ?

Pourquoi mon ame lasse , & de crainte abattue ;

Prête à m'abandonner , s'est-elle suspendue ?

Chere Adele... instruis-moi du destin de Couci ;

C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici.

ADELE.

Ces solitaires lieux ont à votre présence

Paru s'envelopper d'un effrayant silence :

Raymond vient d'annoncer en ce moment cruel

Que vous alliez revoir le barbare Fayel ;

Je voulois emprunter quelque lumiere sure

Qui put nous retirer de cette nuit obscure ;

Couci sous la vengeance auroit-il succombé ?

A mes regards soudain Raymond s'est dérobé.

Madame , tout se tait , toute présente à ma vue

Une épouvante sombre en ces murs répandue ;

On diroit que la mort habite ce séjour.

GABRIELLE.

Adele , & si ses yeux étoient fermés au jour ,

Si mon injuste époux.. Couci n'est point coupable ;

C'est à moi d'assouvir un courroux implacable ;

D'une vie odieuse , ô Ciel ! romps les liens ,

Et veille sur des jours bien plus chers que les miens..

Ma pitié , chere Adele , a peine à se contraindre..

Eh ! de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre ?

O vertu , pour fléchir sous ta sévérité ,

Faudra-t-il étouffer la triste humanité ?

Tu me reprocherois mes secrete alarmes ?

Ah ! du moins permets-moi la douleur & les larmes !

ADELE.

Ce trouble si profond peut-il vous abuser ?

A des regards jaloux craignez de l'exposer.

Eh bien ! oui , c'est l'amour , c'est l'amour le plus
tendre ,

Non , Adele , mon cœur ne veut point s'en dé-
fendre ,

C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui ;

Couci mort ou mourant , je ne vois plus que lui.

Non , je ne prétends plus dissimuler mon crime ;

Je viens à mon tyran présenter sa victime ;

Je viens justifier son courroux inhumain ,

Implorer le trépas , comme un don de sa main ;

Il est temps que ses yeux pénètrent mes blessures ,

Et que je mette fin à d'éternels parjures.

Est-ce donc triompher , & suivre la vertu ,

Que de cacher un cœur de remords combattu ?

De borner ses efforts à renfermer sa honte ,

De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte ,

De se craindre soi-même , en laissant échapper

Des soupirs dont l'objet ne sauroit nous tromper ?

Jusqu'à présent voilà ce qu'a pu mon courage.

Du moins à la vertu je rends un noble hommage ,

En montrant ma franchise & ma sincérité ;

Mon ame a trop long-temps trahi la vérité ;

Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense ,

Qu'un autre a sur mon cœur conservé sa puissance..

En un mot qu'il me frappe , & sauvons à ce prix..

Adele.. dans ce lieu d'où vient que je frémis ?

Quoi !..



SCENE



SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND,
ADELE, *Fayel paroît dans l'enfoncement du
théâtre, il parle à Raymond, Ga-
brielle va se précipiter à ses pieds.*

GABRIELLE *vivement.*

JE tombe à vos pieds, & j'y porte mes larmes,
Seigneur.. à *Fayel qui veut la faire relever.*

N'empêchez point..

FAYEL *troublé.*

Madame.. (*à part.*)

Que de charmes !

Levez-vous.. à *Raymond avec vivacité.*

Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. (*à part.*) Ciel ! quel pouvoir m'a si tôt
enchaîné !

GABRIELLE, *que Fayel veut faire relever.*
Que j'y meure, Seigneur.

FAYEL.

Non.. levez-vous, vous dis-je..

(*à part.*)

Mon trouble !

GABRIELLE.

J'obéis, puisqu'un époux l'exige..

*Elle se leve en conservant le maintien de la dou-
leur ; elle apperçoit l'appareil sur le côté de Fayel.*
Dieu ! vous êtes blessé !

FAYEL, *en la considérant avec une
fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, en-
suite se tournant vers Adele, & d'une voix
basse & effrayée.*

Il est mort !

E

F A Y E L ;
F A Y E L à Gabrielle.

Rejettant le honteux artifice ;
Je veux qu'à mes regards votre ame s'éclaircisse.
Un époux vous demande un aveu désiré ,
Et pour notre repos trop long-temps différé.

G A B R I E L L E.

Et c'est-là le sujet qui devant vous m'amene !
Que votre inimitié ne soit plus incertaine ;
Gardez-vous d'accuser un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
Non , ce cœur n'eut jamais recours à l'art de feindre ;
Les ordres de mon pere ont pu seuls me contraindre
A ne point révéler ce qu'aujourd'hui ma voix
Fait entendre à ces murs pour la premiere fois.

Fayel reprend sa fureur par degrés.

Oui , je suis malheureuse ; oui , je suis criminelle.
Plaiguez , ou s'il le faut , condamnez Gabrielle ,
Qui ne cherchera point à se justifier.
Avant qu'un nœud fatal fut venu me lier ,
J'avois déjà donné , de l'aveu de mon pere ,
Un cœur qui , gémissant de son devoir austere ,
A su pourtant garder son honneur & sa foi ,
Se soumettre à l'hymen , & respecter sa loi..
A Couci..

F A Y E L.

Vous l'aimiez ?.

G A B R I E L L E.

Il avoit ma tendresse..

*La blessure de Fayel se r'ouvre & son sang coule.
à Adele en tombant effrayée dans ses bras.*

O Ciel ! son sang jaillit !

F A Y E L raccommode lui-même l'appareil ;
fait quelques pas & court à Raymond.

Vole. Que l'on s'empresse..

R A Y M O N D.

Quoi ! vous pourriez , Seigneur !...

F A Y E L.

Hâte toi d'obéir ;

Et quand il sera temps , tu viendras m'avertir..

Raymond paroît hésiter.

Ou la mort.. *Raymond se retire.*



S C E N E V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE

F A Y E L *revient à Gabrielle.*

Vous l'aimiez !.

GABRIELLE *prosternée à ses pieds.*
Prenez, prenez ma vie..

F A Y E L.

Je devrois dans ton sang laver ta perfidie..
Jour affreux !. voilà donc tous tes crimes connus..
Tous mes maux , mes tourments.. & je ne doute plus !.

Non , tu ne mourras point, femme indigne de vivre !
A des coups plus cruels ma vengeance te livre.
Tremble ; tu ne fais pas la peine qui t'attend !
La mort seroit un bien.. j'aspire à cet instant...

Il parcourt le théâtre , dans la plus grande agitation.

à Adele.

Sortez.

A D E L E.

Souffrez , Seigneur..

F A Y E L *à Adele , en lui montrant Gabrielle.*

Je te sépare d'elle ,

Pour jamais ; fuis mes yeux.

Adele se retire à quelques pas , & hésite encore à sortir.

GABRIELLE *en lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adele !.

Eh ! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs !

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel , qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs ?.

Elle a vu commencer le destin qui m'accable ;

Ah ! qu'elle en puisse voir le terme déplorable !
 Qui recevra mon ame & mon dernier soupir ?
 Qui du triste linceul daignera me couvrir ?..
 Ne me refusez pas..

F A Y E L.

à Adele , qu'il pousse avec fureur par le bras.
 Sors de ces lieux , te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

Adele sort en regardant plusieurs fois sa maîtresse, & en levant les yeux au Ciel avec de profonds gémissements.



S C E N E V I.

F A Y E L , G A B R I E L L E.

F A Y E L *continue.*

CEs perfides attraits , je les ai trop chéris !

G A B R I E L L E , *toujours à genoux.*

Ah ! mon pere ! mon pere !..

F A Y E L.

Il n'entend point tes cris ;

Tu ne le verras plus ; du séjour que j'habite ,

A Vergi désormais l'entrée est interdite.

G A B R I E L L E.

Mon pere aussi ? cruel !. *elle leve les mains au Ciel.*

Espoir des malheureux ,

O mon Dieu ! sur mon sort daigne abaisser les yeux !

Mon Dieu, tu n'entends point ma voix qui te réclame ?

F A Y E L.

Il falloit l'implorer ce Dieu , lorsque ton ame

S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel..

G A B R I E L L E *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouse de Fayel.

Privez-moi de la vie , & laissez-moi ma gloire.

Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire..

Sans flétrir ma vertu , prononcez mon arrêt...

avec vivacité.

Mais.. épargnez des jours qui..

On observera que Fayel , pendant toute cette scene , a continué de parcourir le théâtre à grands pas , toujours dans la même fureur , & Gabrielle n'a point quitté sa situation.



SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND à Fayel & d'un ton pénétrant.

Seigneur.. tout est prêt.

FAYEL *troublé.*

Tout est prêt !. (*à part.*)

Céderai-je aux transports de ma haine ?.

Elle ne m'aime point !. un autre.. à Raymond.

Qu'on l'entraîne.

GABRIELLE, *que Raymond cherche à soulever & qu'il emmene expirante.*

Où me conduisez-vous ?

FAYEL.

Où ?.. je remplis vos vœux..

à Raymond qui paroît interdit , & qui balance à emmener Gabrielle.

Raymond , obéissez ; faites ce que je veux.

ils sortent.



SCENE VIII.

FAYEL *seul , tantôt marchant à grands pas , tantôt s'arrêtant.*

Peut-être la pitié m'alloit-elle surprendre ,
Quand pour Couci ses pleurs se sont trop fait entendre.

Voilà, voilà les jours dont le soin la touchoit,
 Ce qui dans la douleur à mes pieds l'attachoit!
 C'est-là l'unique objet, perfide, qui t'anime!
 Et je pourrois encore épargner la victime!
 A l'instant où les coups vont partir de ma main,
 Mille affreux mouvements s'élèvent dans mon sein!
 Sur la coupable en vain je déploierois ma rage!
 Ciel! celui qui punit souffre-t-il davantage?
 Ah! Fayel! les remords sont les maux les plus grands!
 Est-ce à moi d'éprouver ces remords dévorants?
 Malheureux que je suis! je sens qu'ils me déchirent!
 Il les faut étouffer: dans ce sein qu'ils expirent!
 Ma vengeance s'irrite, & va se contenter.
 C'est le plus doux plaisir que l'on puisse goûter..
 Sans doute après l'amour? cœur, hélas! trop sensible,
 Que ramène toujours ta foiblesse invincible,
 Il ne t'est plus permis d'attendre ton bonheur
 De ce fatal amour, qui doit t'être en horreur!
 Tu ne peux plus aimer!.. remplis-toi donc de haine;
 Par les tourments d'autrui j'adoucirai ma peine..
 Si le sort aujourd'hui terminoit mon destin!
 Ce froid mortel viendrait m'avertir de ma fin!
 Donnons au noir courroux dont mon ame s'enivre,
 Donnons tous les moments qui me restent à vivre.
 Etendons sur ces murs la terreur & le deuil;
 Que les pleurs, que le sang abreuve mon cercueil;
 Mes cendres, au seul nom d'un rival que j'abhorre,
 Pour la haine, grand Dieu! s'animeront encore.
 Vengeance, de mes jours entretiens le flambeau..
 Sans pouvoir t'assouvir, descendrois-je au tombeau?



S C E N E I X.

F A Y E L , R A Y M O N D .

FAYEL *allant au devant de Raymond
 qui est dans le plus grand accablement.*

Suis-je vengé, Raymond?

TRAGÉDIE.
RAYMOND.

107

A peine je respire..

Où le ressentiment a-t-il pu vous conduire ?

Oui.. vous êtes vengé ! jour d'éternelle horreur !..

Seigneur.. qu'avez-vous fait ?.

FAYEL.

Cette sombre douleur ;

Tu devois l'éprouver quand tu voyois ton maître ,

Le jouet à la fois d'une ingratitude & d'un traître..

Ma vengeance à ces coups pourroit se retenir !.

Tu vas voir si je fais & frapper , & punir.

Sans doute elle revient ?

RAYMOND.

La voici qu'on amène..



SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE, *soutenue par deux Ecuyers qui l'amènent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE.

EH ! pourquoi me forcer à prolonger ma peine ,

A soutenir des jours de douleur épuisés ,

Quand de la vie enfin tous les nœuds sont brisés ,

Quand je vais expirer.. la haine ingénieuse

A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse ?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux Ecuyers.*

Allez , retirez-vous.

Ils sortent



SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *continue au milieu des larmes , & d'une voix éteinte ; à Fayel.*

Par quelle cruauté

E 4

Mon arrêt n'est-il pas encore exécuté ?

Vous devez m'immoler ; & j'attends mon supplice.

Fayel montre de l'agitation.

Fayel , que par vos mains votre épouse périsse.

Elle vous bénira de lui donner la mort ;

Hâtez-vous de finir un déplorable sort.

F A Y E L.

Perfide ! ce Couci régnoit donc sur ton ame ?

G A B R I E L L E.

Il fut le digne objet de ma première flamme.

F A Y E L *avec fureur.*

Enfonce le poignard..

G A B R I E L L E.

Mais l'honneur...

F A Y E L.

Ton honneur

Eût été de m'aimer.. un autre avoit ton cœur ?.

G A B R I E L L E.

Ce penchant qu'avec moi le Ciel avoit fait naître,

Jamais de mon devoir n'auroit été le maître ;

J'ai toujours à moi-même opposé la vertu ;

Pour soutenir vos droits j'ai toujours combattu.

Je vous l'ai déjà dit : incapable de feinte ,

D'un pere respecté l'ordre seul m'a contrainte

A vous cacher un cœur de mille traits frappé ;

Sans lui , ce triste aveu me seroit échappé :

Vous-même.. tant ma peine est déchirante , affreuse..

Vous auriez eu pitié..

F A Y E L.

Te plaindre , malheureuse !

(*à part.*)

Te plaindre !.. ma fureur vient encor s'enflammer !

avec rage.

Tu ne m'aimois donc point ?.. tu n'aurois pu m'aimer ?.

Redis-le-moi.. Fayel de cette ame traîtresse

N'eût arraché jamais un soupir de tendresse ?..

(*à part.*)

Du feu qui me dévore & c'est-là le retour !

GABRIELLE, *avec emportement.*

Ah ! barbare , est-ce ainsi qu'on inspire l'amour !.

Elle se précipite à ses pieds.

Seigneur , pardonnez - moi.. pardonnez à mon trouble..

A chaque instant , ô Ciel ! mon supplice redouble..

Entendez ma douleur.. je meurs à vos genoux..

Contre une infortunée armez votre courroux ;

J'ai seule mérité toute votre colere ;

Mais, mais.. daignez sauver.. je ne puis plus me taire..

FAYEL, *la regardant avec fureur.*

Femme indigne !. tu veux me parler de Couci ?.

GABRIELLE, *toujours aux pieds de Fayel, vivement.*

Seigneur.. c'est le hazard qui l'a conduit ici ;

Il ignoroit mon sort.. qu'une chaîne éternelle..

Frappez , frappez.. je suis la seule criminelle ;

Sans nul espoir enfin , Couci quittoit ce lieu ;

Hélas ! nous nous disions un éternel adieu..

Je ne le verrai plus.. non, jamais..

FAYEL *avec une fureur concentrée.*

Oui , j'espere

Que tu ne verras plus.. (*à part.*) je vais me satisfaire.

Tu parles de Couci.. c'est où je t'attendois.

A tout ce que tu vois tu le redemandois..

Je suis bien assuré que ton cœur me déteste..

Que nous sommes unis du nœud le plus funeste..

Eh bien.. leve les yeux ; il va lever le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement.

Regarde ; c'est ainsi

Qu'un époux outragé fait te rendre Couci.

Gabrielle se leve , & pousse un cri en voyant le corps de Couci ; ce corps , qui est dans les coulisses , est couvert du manteau des croisés.

GABRIELLE.

Couci ! elle va retomber dans le fauteuil.

Dieu ! qu'ai-je vu !

Ton ouvrage , perfide.

Pour lui percer le flanc , tu m'as servi de guide ;
C'est toi , c'est ton amour qui m'a poussé le bras ;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas ;
Le voilà cet amant !. contemple ma victime.

G A B R I E L L E.

Couci ! Couci n'est plus ! ô désespoir ! ô crime !

F A Y E L.

Oui , j'ai commis un crime , & c'est de t'adorer !

G A B R I E L L E , *avec tout l'empor-
tement possible.*

Cruel ! puisque de sang tu te veux enivrer ,
Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue ?
Que j'obtienne une mort trop long - temps at-
tendue !

Viens déchirer ce sein , qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer , montre-toi mon époux.
Ces nœuds , ces nœuds sacrés qui nous lioient ,
barbare ,

Tu les a tous rompus , le crime nous sépare ;
Frappe un cœur désolé , qui , rebelle à sa foi ,
Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.
Ne suis que les transports du courroux qui t'en-
flamme ;

Ose à cette victime , ose ajouter ta femme :
Elle ne connoît plus ni raison , ni devoir ,
Ni les droits de l'hymen , ni ton fatal pouvoir ,
Ni le soin de sa gloire , & de sa renommée ;
Toute-entière aux douleurs dont je suis consumée ,
Pleine d'un souvenir , qui ne mourra jamais ,
Tu me verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran , tu m'entendras te répéter sans cesse ,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendresse ,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux ,
Que le temps & ta haine ont animé ces feux ,
Que malgré le trépas , malgré toute ta rage ,
Les traits approfondis d'une si chère image ,
Se graveront toujours dans mes sens éperdus ,
Que même en ce moment je l'adore encor plus !

Oui, chere ombre, reçois les vœux que je t'adresse,
A tes mânes sanglants je fais cette promesse,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*

Qui brave sa fureur...

à Fayel.

Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL *à Gabrielle d'un ton concentré.*

Poursuis, poursuis; ma haine est trop justifiée,
Et de tes pleurs encor n'est point rassasiée!
Non, ce n'est point la mort que je veux te donner;
Un autre à cette peine auroit pu se borner;
Fayel porte plus loin l'excès de ses vengeances.
En cet instant, tu viens de combler tes offenses,
D'oser.. je n'ai plus rien, perfide, à ménager...
Juge si ton époux aura su se venger!

Gabrielle l'écoute, frappée d'effroi.

Un billet s'est trouvé dans ce sein où ma rage
De tes serments trahis a dû punir l'outrage;
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur.

GABRIELLE.

Acheve..acheve.. ô Ciel.. quelle terreur soudaine!

FAYEL.

Tu sors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

GABRIELLE *se levant à moitié.*

Eh bien!..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre..

Après une longue pause.

Ce cœur est dans le tien.

GABRIELLE *avec un cri.*

Son cœur! & elle va tomber sur
le corps de Couci.

FAYEL *tirant son poignard & courant
sur Gabrielle.*

Meurs sur sa cendre



SCENE XII & dernière.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI,
RAYMOND, ADELE, *Ecuyers*, &c.

VERGI *mettant la main sur son épée pour repousser les Ecuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adele qui court à Gabrielle. Il vole à Fayel & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

A Rrête.. qu'ai-je appris ? que d'horreurs ! *Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.*

Leve-toi.

Adele de son côté cherche aussi à faire revenir Gabrielle. Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille. Ouvre les yeux.. c'est moi..

à Adele.

à Gabrielle, en pleurant.

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux pere..

Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière..

Adele.. c'est en vain que nous la secourons !

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille ! *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

à Fayel.

Elle n'est plus ! ah, barbare !

FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond.

Le rideau s'abaisse.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER
ACTE.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHATELAIN DE FAYEL:

14. CAVALIERE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE

DE LA REINE



E X T R A I T
DE L'HISTOIRE
DU CHATELAIN DE FAYEL.



RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170 ; il falloit que ce fût une maison déjà connue , puisque l'on a confervé un acte qui contient un accord paffé entre Philippe-Augufte & cet Albert de Fayel , pour des biens fitués à Jonquieres ; félon quelques Ecrivains , elle étoit alliée à la maifon de Mailli.

Raynaud , dès l'âge le plus tendre , avoit laiffé éclater des faillies de ce caractère impétueux , qui développé devint fombre , farouche & s'emporta aux plus violents excès ; le premier trait de fureur qui lui échappa , fut de s'armer contre fon pere ; il déteftoit le monde , auquel il étoit odieux ; tout prenoit à fes yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit , & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette difpofition ténébreufe de l'ame produit les célèbres

criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre qui mène à la vertu & sur-tout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées ! bien peu de chose sépare la vertu du crime !

Fayel dominé par son affreuse misanthropie ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi : son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour ; tous ses emportements se concentrent dans un seul, qui est la passion la plus enflammée ; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Elle étoit fille de Guy de Vergi, à qui l'on avoit donné le surnom de Preux ; c'étoit un des premiers Barons de Bourgogne ; les Papes Eugene III & Anastase IV avoient imploré son assistance & sa protection en faveur de l'Abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers ; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, & par leur mérite personnel ; ils fortoient de petits Souverains connus alors sous le nom de feudataires des Ducs Français. Le Seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, Duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergi ; il eut recours à Philippe-Auguste qui embrassa sa défense ; Vergi entra dans ses possessions.

De Guy de Vergi. Cette maison tiroit son origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Ce Seigneur de Vergi fut surnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les Chevaliers ; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux*. J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la suite accompagna le Duc de Bourgogne à Montereau.

aux conditions qu'il en feroit hommage à nos Souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la Cour de France ; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe ; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la Reine que tous les courtisans se disputèrent l'honneur de lui offrir leur main ; on ne fait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci, pour les graces autant que pour la valeur, étoit à la tête des jeunes Chevaliers Français ; on eût dit que le Ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus ! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle ; elle étoit alliée à presque toutes les maisons Souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos Rois, & sur-tout sous Louis le Jeune ; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste ; ce fut lui qui déterminâ ce Monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, Comte de Flandres, Seigneur de Crepy. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimèrent, & gémirent tous deux en secret d'être obli-

Raoul de Couci. Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux de Couci, Seigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés, ainsi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eut un Seigneur de Couci qui s'établit en Sicile du temps de Charles le Chauve. Raoul de Couci, en latin *Rodolphus* ; c'est donc une faute de dire : Seigneur de Raoul, &c. comme on dit, Seigneur de Couci, &c.

gés de ne point vivre l'un pour l'autre ; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle , dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'alarmer : mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel , tous deux situés près de la rivière d'Oyse , l'un vers Compiègne dans le Valois , l'autre dans le Vermandois , du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la rivière d'Oyse. Ce jeune Seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire , sur-tout à un sexe qui préfère la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abélard. Il n'y a point de doute que cet amant Poète eut l'indiscrétion de

L'égal d'Abélard. On a des vers de Raoul de Couci que dans le temps on mettoit à côté de ceux d'Abélard , qui étoit mort en 1138 ; il composa un poème intitulé , *le Retour de Vénus dans les cieux* , où se trouvent ces vers (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

- » Jupiter qui le monde reigle ,
- » Cui commande & établit à reigle ,
- » Que chacun pense d'être à aise ,
- » Et fist scet chose qui lui plaise
-
- » Et afin que tous s'ensuyvissent ,
- » Et qu'à ses œuvres se prenissent ,
- » Exemple de vivre sa soit
- » A son corps ce qui lui plaisoit , &c.

Voici encore d'autres vers de Couci partant pour la Terre Sainte.

- » Se mes corps va servir notre Seigneur ,
- » Mes cuers remaint du tout en sa baillie ,
- » Pot li m'envois soupirant en Surie ,

faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers , & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel , qui dans les amusements les plus défintéressés soupçonnoit des liaisons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejeté les douceurs d'un commerce séduisant ; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de sécurité que le devoir paroissoit n'avoir rien à lui reprocher ; elle n'avoit pu du moins se dissimuler qu'il n'est point de légères démarches pour une femme qui n'est plus maîtresse de son cœur , & qui est liée par un engagement sacré dont la fin n'est souvent que le terme de la vie. L'épouse de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé , comme dans une espèce de tombeau , loin de toute société , exposée aux fureurs outrageantes d'un mari qui aimoit comme les autres hommes haïssent. Couci vint à savoir tous les mauvais traitements qu'elle essuyoit ; il apprit encore qu'il en étoit la principale cause , que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle subissoit une aussi rigoureuse captivité ; il aimoit , & il connoissoit toute la délicatesse , tous les sacrifices dont est susceptible le véritable amour ; il résolut de s'immoler plutôt cent fois , que de coûter une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chère ; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

On connoît le plus grand ressort de ces temps , qui produisit tant d'effets singuliers , & en même-temps si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades , car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siècle , ne s'étoit point ralentie ; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre n'avoit pu affoiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin , un des plus grands hommes qui aient commandé , s'étoit emparé de Jérusalem , après en avoir défait & pris le dernier Souverain , que

On nommoit Guy de Lusignan; cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des Chrétiens dans ces contrées; il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli & Tyr; le Pape Urbain III, à cette nouvelle avoit succombé au chagrin: Henri Roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la Chrétienté; il fit donc proclamer une nouvelle croisade; le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du Monarque Français; ces deux Princes suspendirent leurs démêlés particuliers, & se réunirent pour aller combattre les Infidèles; Ptolémaïs, autrement Acre, ou S. Jean d'Acre, étoit un port considérable, également nécessaire & aux Chrétiens pour conserver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour assurer la communication de l'Egypte avec la Syrie; il y avoit près de deux années que Lusignan en faisoit le blocus, & qu'il se consumoit en efforts jusqu'alors peu favorisés de la fortune; ce fut par la prise de ce port que les deux Rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes, & où il lui rappelloit tous les détails de sa passion également innocente & malheureuse; il s'arracha ensuite de son château, & courut accompagner son Maître à sa nouvelle expédition.

Le siège d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec transport, & la voyoit dans les bras d'un autre; l'espérance même qui est la dernière ressource des infortunés, ne pouvoit lui en imposer; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place alloit se rendre, Couci reçut une blef-

sare qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier, & toute la résignation du Chrétien; il eut le temps de mettre ordre à ses affaires, & de pourvoir même à sa sépulture. Quand il eut satisfait à ces devoirs, il ne s'occupa plus que de son amour & de celle qui en étoit l'objet; il chargea son Ecuyer, que quelques Historiens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel; cet écrit renfermoit les sentiments de l'amour le plus vertueux: Couci y disoit à sa maîtresse qu'il mourroit content puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle; il prenoit le Ciel à témoin que sa tendresse avoit toujours été aussi pure que vive; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils sentiments n'offensoient ni la vertu ni la religion; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vouloir bien conserver le don que son Ecuyer lui remettroit de sa part, & d'accepter l'hommage de ses derniers soupirs.

Couci joignoit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, présent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en resta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur sort: il fit promettre à son Ecuyer qu'aussi-tôt qu'il auroit rendu l'ame, son cœur seroit embaumé, & renfermé dans une boîte d'or, & porté à sa maîtresse; l'Ecuyer jura de remplir ses volontés; son maître qui comptoit sur sa parole, se tourna entièrement vers Dieu, & mourut dans les sentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort un caractère parfait

A sa sépulture. Il ordonna qu'on transportât son corps à l'Abbaye de Foigny.

de nos anciens Chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la Divinité.

L'Ecuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle sans être aperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir sur-tout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'Ecuyer dans son parc; il le connoissoit, & sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'Ecuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses Officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidele serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussi-tôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci, & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la dame de Fayeï, qui contre sa coutume mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportemens continuels de son mari l'avoient pénétrée d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que son bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi: cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir; je n'en suis pas étonné, s'écrie le barbare, tu as mangé le cœur de Couci; il est dans le tien: ces

DU CHATELAIN DE FAYEL. 119

mots sont une énigme pour Gabrielle : il lui présente la lettre , le cordon de cheveux , &c. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée alors aux yeux de cette infortunée. Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse dont la naïveté est pleine de sentiment.

*« Il est vrai , Monsieur , que j'ai beaucoup aimé ce
« Couci qui méritoit de l'être , puisqu'il n'y en eut
« jamais de plus généreux ; & puisque j'ai mangé
« d'une viande si noble & que mon estomac est le
« tombeau d'une chose si précieuse , je me garderai
« bien d'en mêler d'autre avec celle-là. »*

Gabrielle , après ce peu de mots , ne parla plus ; elle courut s'enfermer dans son appartement , refusa obstinément toute espèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore , & fut trouvée étendue sur la terre , & morte dans les sanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine , le Président Fauchet , mademoiselle de Luffan ont consacré dans leurs ouvrages cette histoire à la fois si touchante & si horrible ; mademoiselle de Luffan sur-tout lui a prêté les graces attendrissantes du roman ; si elle eût eu quelque idée du *genre sombre* , elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote , en y jettant tout l'intérêt qui résulte du pathétique & du terrible réunis. Nous avons des Ecrivains qui

La Croix du Maine. Je ne connoissois pas ces écrivains quand je conçus le dessein de faire une tragédie du sujet de FAYEL ; j'étois fort jeune ; la Romance si attendrissante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains ; c'est donc à ce petit ouvrage que je suis redevable de l'impression qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me justifierai pas sur les altérations de la vérité , sur les anacronismes ; je l'ai déjà dit , ce n'est pas une histoire que j'ai eu le projet de composer , c'est une tragédie : heureux si l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire !

120 EXTRAIT DE L'HISTOIRE, &c.
révoquent ce fait en doute ; Duchefne dans son
histoire de la maison de Couci n'en fait aucune
mention ; ce qu'il y a d'affuré , c'est qu'elle est
très-vraisemblable , graces aux excès monstrueux
de barbarie où se laissoit emporter une foule
de petits despotes subalternes qui désoloient la
France ; il y en a eu qui pour des haines particu-
lières , ont brûlé des châteaux , ont fait des pri-
sonniers & les ont égorgés eux-mêmes de sang
froid ; d'autres s'emparoitent à force ouverte d'une
femme dont ils étoient devenus amoureux , ou
d'une fille que les parents leur avoient refusée en
mariage. Les malheureux serfs étoient les jouets &
les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voi-
là pourtant le Gouvernement que le Comte de
Boulainvilliers s'avisait de regretter ! Qu'on juge
par ces horreurs si un corps de monarchie n'est
pas préférable à toutes ces autorités divisées &
subdivisées. Connoissons bien notre bonheur &
n'allons pas demander au Ciel une autre légis-
lation.

F I N.

Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d',

Fayel tragédie

Paris 1773

P.o.gall. 132 I#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10087761-6